

Pour une anthologie de la poésie catalane

Catalan/
Français

Introduction, notes
et traduction de
François-Michel Durazzo

Œuvres sélectionnées
avec la participation
d'Alex Susanna

Avant-propos

Forte de près de 2000 voix, la poésie catalane est loin d’être ignorée du public français. Si ses grands poètes du Moyen Âge, de Raymond Lulle à Ausiàs March, sont depuis bien longtemps connus des médiévistes, c’est au XIX^e siècle, avec Jacint Verdaguer, surnommé « le Prince des poètes catalans », qu’ils vont susciter un intérêt croissant et connaître une large diffusion, en commençant par les périodiques *Revue de Lille*, *La Science catholique*, *La Tramontane*, *Polybiblion*... grâce aux efforts du grand occitaniste Albert Savine et des pionniers français de la Renaissance catalane, comme le poète Justin Pépratx, qui traduit Verdaguer en vers français, Mgr Tolrà de Bordas, et le père Jean-Baptiste Blazy. Cependant, il faudra attendre la célèbre *Anthologie des poètes catalans contemporains depuis 1854*, traduite par Albert Schneeberger et publiée par le galeriste parisien Jacques Povolozky et Cie, en 1922, pour assister à de nouvelles traductions, dont plus d’une centaine de publications et plusieurs anthologies, grâce au soutien actif, depuis sa création en 2002, du Ramon Llull, l’institut public catalan chargé de promouvoir la langue et la culture catalanes à l’international. Ces publications font du français la première langue de traduction du catalan hors de la Péninsule ibérique.

Depuis l’initiative du Pen Catalan en 2005, suivie d’autres dossiers remarquables et de numéros spéciaux publiés par des revues, aucune anthologie présentant un aperçu complet de la poésie catalane n’a été tentée en français. C’est cette lacune que notre projet d’anthologie générale, du Moyen Âge à nos jours, en traduction française avec texte original en regard, souhaiterait combler, en offrant ici aux éditeurs intéressés un échantillon d’une petite soixantaine de poèmes d’auteurs anciens et modernes, tous disparus, représentatifs de l’évolution de cette littérature, qui s’est affirmée avec encore plus de force après la mort de Franco et la fin de la censure. On aurait pu croire que la dictature franquiste qui réprima sans ménagement les langues régionales était arrivée à ses fins. Ce fut l’inverse : en cette période d’oppression, la poésie devint pour les Catalans un moyen de préserver leur langue et leur identité, une arme puissante qui puisa son énergie dans les mouvements littéraires catalanistes qui s’étaient affirmés dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la première du XX^e siècle, eux-mêmes enracinés dans une tradition quasiment ininterrompue pendant près de mille ans.

La littérature de Catalogne, de Valence et des îles Baléares fit entendre sa voix au Moyen Âge au moment où, sur les ruines de la poésie latine, voyaient le jour les lettres romanes, dominées jusqu’aux XI^e et XII^e siècles par la poésie provençale, grâce à l’impulsion et au génie universel d’un Majorquin, le franciscain Raymond Lulle (*circa* 1232 - *circa* 1314), pétri de culture chrétienne, islamique et juive. Son œuvre immense se distingue de celle des auteurs de son époque

en langue romane par le fait que ce grand mystique, auteur du *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, fut aussi l'un des premiers philosophes et hommes de science européens à abandonner le latin pour une langue romane. L'impulsion qu'il donna au catalan n'est pas étrangère à une première éclosion de la poésie catalane que l'on doit à Guillem de Berguedà (1130 - 1195), Berenguer de Palol (1135 - 1209), Ponç d'Ortafà (1170 - 1246), Guerau III de Cabrera (XII^e s. - 1158/65) et Guillem de Cabestany (XII^e s. - 1212). Après eux, voient le jour deux poètes remarquables, tous deux compagnons d'armes auprès d'Alphonse V : Ausiàs March (1397 - 1459), initié par son père, lui-même poète, à la lecture des troubadours occitans comme Arnaut Daniel, et des humanistes italiens comme Dante ; et Jordi de Sant Jordi, dont la langue dépouillée et directe explore la tension entre le désir et la morale, avec élégance et rigueur. Les suivent deux Catalans : Joan Roís de Corella (1435 - 1497), ami d'Ausiàs, dont la sophistication annonce le baroque catalan, et Francesc Vicenç Garcia (1579-1623), qui excelle dans la satire et que la tradition considère comme le père du baroque catalan.

La splendeur des débuts et les Jeux floraux, nés à Toulouse en 1323, avec lesquels renouent au XIX^e siècle les poètes de la *Renaixença*, ne sauraient faire oublier deux bonnes centaines de poètes qui ont illustré, du XVI^e au XVIII^e siècle, la poésie catalane, provisoirement éclipsée par la castillane au Siècle d'Or. Si la littérature médiévale de Catalogne est bien connue, celle des siècles suivants l'est en effet beaucoup moins. Trois poètes représentent au XIX^e siècle cette « Renaissance » dans le bref choix que nous proposons : Jacint Verdaguer (1845 - 1902), auteur de deux poèmes épiques, *L'Atlàntida* (1877) et *Canigó* (1886), célèbre la Catalogne et Barcelone tout en enracinant son lyrisme dans la culture religieuse et la tradition orale avec des accents romantiques ; le prolifique Joan Maragall (1860-1911), père du Modernisme, auteur du célébrissime « Chant spirituel » et la délicate Maria Antònia Salvà (1869- 1958), dont la poésie évoque la vie des champs à Majorque. Comme Maragall, celle-ci défend la « théorie de la parole vivante », une spontanéité qui la fait entrer dans la modernité, tout en se montrant profondément attachée à la poésie populaire, à l'anecdote rurale et aux joutes poétiques improvisées de la *Troba mallorquina*. Une telle simplicité ne l'éloigne pas pour autant de ce qui s'écrit au-delà des frontières de son île : elle traduit Frederic Mistral, Francis Jammes, Alessandro Manzoni et Giovanni Pascoli, devenant la première grande traductrice littéraire catalane, avant Josep Carner qui traduira Dickens, Shakespeare, Mark Twain, Lewis Carroll ou Molière.

Au tournant du XX^e siècle, la langue est en voie de modernisation sous la houlette de Pompeu Fabra qui fixe sa grammaire, la dépoussière de ses archaïsmes et de ses dialectalismes, la purifie en l'expurgeant d'une foule de vocables inutilement empruntés à ses influentes voisines, sans pour autant la standardiser à outrance, chaque région conservant ses caractéristiques phonétiques et morphologiques propres. Barcelone est devenue une capitale européenne de premier plan et, loin de se refermer sur lui-même, le sentiment national s'affirme. Deux mouvements littéraires

s'affrontent, tout en défendant la place de l'identité catalane dans le concert des nations européennes : d'une part, le Modernisme de 1885 à 1920, proche de l'Art Nouveau, dont l'ambition est de s'éloigner de la fascination romantique pour les thèmes nationaux et historiques, le folklore et la nature, d'autre part le *Noucentisme* de 1906 à 1930, qui cherche à s'ouvrir aux traditions européennes, tout en prônant, à contrecourant des avant-gardes naissantes, le classicisme, la civilité, l'ironie et la tendresse, bien qu'en réalité les différences entre les deux mouvements, davantage d'ordre idéologique que littéraire, soient souvent peu sensibles dans l'écriture. Du classicisme au romantisme, du symbolisme au surréalisme, nombreuses sont les influences de ces mouvements antagoniques. Le très précoce et prolifique Josep Carner incarne l'essence du *Noucentisme*, avec l'ambition de hisser la poésie catalane à la hauteur de la grande poésie européenne, en opérant la synthèse d'une perfection classique inspirée des Anglais et des Français et la tradition néoromantique héritée de Verdaguer. Entre Modernisme et *Noucentisme* naviguent une série de poètes marqués par le courant symboliste français, comme le Roussillonais Josep Sebastià Pons (1886 - 1962) et Jaume Agelet i Garriga (1888 - 1981) de Lleida, deux poètes à l'imaginaire enraciné dans la terre qui a bercé leur enfance ; le couple de Barcelonais Clementina Arderiu (1889 - 1976) et Carles Riba (Barcelone, 1893 - 1959), grand traducteur du grec, qui, à ce titre, subira surtout l'influence des classiques ; Rosa Leveroni (1910 - 1985), proche de Riba et moins encline que certains poètes de sa génération à céder au diktat noucentiste, tout comme J. V. Foix (1893 - 1987) qui incarne une avant-garde qui se propose de réconcilier l'ancien et le nouveau, comme avait tenté de le faire à sa manière Bartomeu Rosselló-Pòrcel au cours des années 1930.

Parallèlement, se font connaître deux jeunes voix engagées de la même génération que Foix : le prometteur Joan Salvat-Papasseit (1894 - 1924), influencé par le surréalisme français, et l'anticonformiste et Pere Quart (1899 - 1986), grand traducteur de théâtre français, tous deux précurseurs de deux écrivains pour qui les arts plastiques revêtiront une importance décisive : le maître de la poésie visuelle, Joan Brossa (1919 - 1998) et la peintre et traductrice de poésie japonaise, Felícia Fuster (1921 - 2012), exilée en France.

Pendant ce temps, le Modernisme continue de faire des émules en déployant une palette de sensibilités diverses, sans pour autant rompre avec diverses influences symbolistes, et atteint une profondeur inégalée. On assiste à l'éclosion d'un des plus brillants esprits de son temps, celui qui a peut-être donné l'œuvre la plus intense : le Barcelonais Salvador Espriu (1914 - 1984). Ce poète existentiel, dont le nom a été proposé à plusieurs reprises pour le prix Nobel, est largement traduit en français et exerce une influence décisive sur le rilkien Joan Vinyoli (1914 - 1984) qui, lui-même admirateur de Carles Riba, partage les aspirations métaphysiques d'Espriu en plaçant au centre de sa réflexion l'amour et la mort, comme le Majorquin Blai Bonet (1926 - 1997), autre poète au mysticisme épuré.

Dans la période marquée par les conflits qui déchirent l'Europe pour la seconde fois, la poésie s'attache de plus en plus au réel, à la condition humaine, influencée par les avant-gardes des années 20

et le cinéma expressionniste, parti d'Allemagne pour se répandre dans toute l'Europe. Caractérisées par l'apparition d'un environnement populaire et quotidien, dans lequel la femme s'affirme et brise avec l'idéal de la muse et de la maîtresse, la « poésie sociale » et la « poésie engagée » sont représentées, à divers degrés, par les voix de Montserrat Abelló (1918 - 2014) et Gabriel Ferrater (1922 - 1972) pour la Catalogne du Sud, de Jordi Pere Cerdà (1920 - 2011) et Renada-Laura Portet (1927 - 2021) pour la Catalogne du Nord. De son côté, Maria Àngels Anglada défend la vitalité et les droits de la littérature catalane, tout en revendiquant un humanisme solidaire et universel. De la même génération, le Valencien Vicent Andrés Estellés (1924 - 1993) se distingue, en recentrant la voix poématique sur le désir et l'intime, en proie à une nostalgie existentielle, qui renoue avec la veine noucentiste en donnant à la langue une énergie verbale toute nouvelle, au moment où Maria Beneyto i Cuñat (1925 - 2011), qui a fait du féminisme littéraire un porte-drapeau, infléchit son écriture du côté de l'expérience. Cependant c'est surtout Joan Margarit (1938 - 2021) qui s'inscrit dans le courant de la « Poésie de l'expérience » initié par Jaime Gil de Biedma en castillan, une poésie narrative, autobiographique, qui fait peu de concession à la métaphore et tourne le dos au symbolisme, à l'instar d'Àlex Susanna i Nadal (1957 - 2024), tandis que Ramon Guillel (1959 - 2024) de façon subtile et musicale, loin de tout a priori esthétique, profondément symboliste, interroge avec sobriété la vie secrète du monde, ses ombres, ses paysages froids et silencieux.

Le tournant du xx^e siècle semble avoir, sinon épuisé, du moins exploité à outrance les possibilités d'une poésie réaliste, dont on ne retiendra que les auteurs dont l'expérience témoigne d'une profondeur et d'une intensité formelle exceptionnelles : c'est le cas de deux figures féminines précocement disparues, Maria-Mercè Marçal (1952 - 1998) dont beaucoup s'accordent à faire la meilleure poète de cette fin de siècle et la tête de file de la poésie féministe du xx^e siècle, ainsi que l'éblouissante Anna Dodas i Noguer (1962 - 1986) qui n'a laissé qu'un recueil avant de trouver la mort un 13 août dans le sud de la France.

François-Michel Durazzo

Anthologie

Comencen les metàfores morals

- 1 – *Demanà l'amic a son amat si havia en ell nulla cosa romasa a amar; e l'amat respòs que ço per què l'amor de l'amic podia muntipli-car, era a amar.*
- 2 – *Les carreres per les quals l'amic encerca son amat són llongues, perilloses, poblades de consideracions, de sospirs e de plors, e enlumi-nades d'amors.*
- 3 – *Ajustaren-se molts amadors a amar un amat qui els abunda-va tots d'amors; e cascú havia per cabal son amat e sos pensaments agradables, per los quals sentien plaents tribulacions.*
- 4 – *Plorava l'amic e deïa: - ¿Tro a quant de temps cessaran tenebres en lo món, per ço que cessen les carreres infernals? Ni l'aigua, qui ha en costuma que decórrega a enjús, ¿quan serà l'hora que haja natura de pujar a ensús? Ni els innocents ¿quan seran més que els colpables?*
- 5 – *Ah! quan se gaubarà l'amic que muira per son amat? Ni l'amat, quan veurà son amic llanguir per sa amor?*
- 6 – *Dix l'amic a l'amat: — Tu qui umples lo sol de resplendor, umple mon cor d'amor. Respòs l'amat: — Sens compliment d'amor no foren tos ulls en plor, ni tu vengut en est lloc veer ton amador.*
- 7 – *Temptà l'amat son amic si amava perfectament; e demanà-li de què era la diferència qui és enfre presència e absència d'amat. Respòs l'amic: — D'innorància e oblidament, coneixença e remembrament.*
- 8 – *Demanà l'amat a l'amic: — ¿Has memبرانça de nulla cosa que t'haja guardonat, per ço cor me vols amar? Respòs: — Hoc, ver ço cor enfre los treballs e els plaers que em dónes, no en faç diferència.*
- 9 – *Digues, amic —dix l'amat—: ¿hauràs paciència si et doble tes llangors? — Hoc, ab que em dobles mes amors.*
- 10 – *Dix l'amat a l'amic: — Saps, encara, què és amor? — Si no sabés què és amor, ¿sabera què és treball, tristícia e dolor?*
- 11 – *Digueren a l'amic: — ¿Per què no respons a ton amat qui t'ape-lla? Respòs: — ¿Ja m'aventur a greus perills per ço que a ell perven-ga, e ja li parle desirant ses honors.*
- 12 – *Amic foll: ¿per què destruu ta persona e despens tos diners, e lleixes los delits d'aquest món e vas menyspreat enfre les gents? Res-pòs: — Per honrar los honraments de mon amat, qui per més hòmens és desamat, deshonorat, que honrat e amat.*
- 13 – *Digues, foll per amor: ¿e qual cosa és pus vesible, o l'amat en l'amic, o l'amic en l'amat? Respòs, e dix que l'amat és vist per amors, e l'amic per sospirs, e per plors, e treballs e dolors.*

[El Llibre d'Amic e Amat / Le Livre de l'Ami et de l'Aimé. « Deux cent septante et un petits cantiques d'Amour, dialogués par lesquels l'Entendement et la Dévotion s'augmentent. » (1276-1278), publié au Livre V de Blaquerne sous le titre De vita ermitana. trad. Max Jacob, 1987]

Commencent les métaphores morales

- 1 – L’ami demandait à son Aimé s’il demeurait en Lui quelque vertu qu’il n’eût pas encore aimée. Et l’Aimé lui répondait que tout ce qui pouvait multiplier en l’Ami son amour restait toujours à aimer.
- 2 – Longues et périlleuses sont les voies par lesquelles l’Ami va cherchant son Aimé ; elles sont peuplées de considérations, de soupirs et de pleurs, et illuminées d’Amour.
- 3 – Des amants se réunirent dans le but d’aimer tous et chacun un seul Aimé, celui qui les enrichissait d’amour. Et chacun thésaurisait dans ses paisibles pensées tout le trésor de son Aimé, et toutes ces paisibles pensées leur causaient des tribulations délicieuses.
- 4 – Les yeux en larmes, l’Ami disait : Quand donc les ténèbres vont-elles se dissiper ? Quand donc vont-elles se fermer, les voies de l’Enfer ? Les eaux qui d’habitude descendent, quand se dirigeront-elles en amont ? Quand est-ce que les coupables seront moins nombreux que les innocents ?
- 5 – Quand l’Ami sacrifiera-t-il sa vie pour son Aimé avec plaisir ? Quand l’Aimé verra-t-il l’Ami défaillir d’amour.
- 6 – L’Ami dit à son Aimé : Remplis mon cœur d’amour, ô Toi, qui remplis le soleil de ses splendeurs. – Et l’Aimé répondit : Si l’amour n’était pas dans ton âme, si les larmes n’étaient pas à tes yeux, tu n’aurais pas pu voir et contempler ton Aimé dans les hauteurs où tu atteins.
- 7 – L’Aimé explora son Ami pour savoir si l’amour était en lui parfait et accompli ; et il lui demanda d’où naissaient les différences de son cœur selon que l’Aimé était présent ou absent. – Et l’Ami répondit qu’elles venaient de la connaissance et du souvenir, de l’ignorance et de l’oubli.
- 8 – L’Ami demandait à son Aimé : Te souvient-il, Ami, qu’une fois je t’ai récompensé de ta volonté d’amour ? – Et l’Ami répondait : Tu m’as récompensé autant par les souffrances que tu m’envoies que par les plaisirs dont tu m’enivres et qui n’en diffèrent pas.
- 9 – Dis-moi, Ami, demanda l’Aimé, trouveras-tu encore de la patience si je redouble tes angoisses ? – Et l’Ami répondait : Oui, mon Aimé, pourvu que tu redoubles aussi l’amour.
- 10 – L’Aimé dit à l’Ami : Sais-tu ce qu’est l’Amour ? – Et l’Ami répon-dit : Si je ne savais pas ce qu’est l’amour, je saurais ce que c’est travail, tristesses et souffrance.
- 11 – On demanda à l’Ami : Pourquoi ne réponds-tu pas à l’Aimé qui t’appelle ? – Et il répondit : Je m’expose déjà à de très grands dangers pour qu’Il s’approche de moi, et je lui parle avec véhémence du désir que j’ai de louange et d’honneurs pour lui.
- 12 – Ami insensé, pourquoi te fais-tu du mal, pourquoi dilapides-tu tes richesses, pourquoi fuis-tu les plaisirs du monde ? Pourquoi vis-tu sous dédain des gens ? – Et l’Ami répond : C’est en l’honneur des per-fections de mon Aimé qu’on déteste et qu’on injurie quand il faudrait l’honorer et l’aimer.
- 13 – Dis, ô fou d’amour, qu’est-ce qui est plus apparent, l’Aimé dans l’Ami ou l’Ami dans l’Aimé ? – Et l’Ami répondit ; Mais on reconnaît l’Ami à ses soupirs, à ses fatigues, à ses angoisses...

Cant de Ramon

*Son creat e esser m’es dat
a servir Deu que fos honrat,
e son caut en mant pecat
e en ira de Deu fui pausat.
Jesus me venc crucificat:
volc que Deus fos per mi amat.*

*Mati ane querre perdo
a Deu, e pris confessio
ab dolor e contricio.
De caritat, oracio,
esperansa, devocio,
Deus me fe conservacio.*

*Lo monestir de Miramar
fiu a frares Menors donar
per sarrayns a preicar.
Enfre la vinya e·l fenolar
amor me pres, fe·m Deus amar,
e ‘nfre sospirs e plors estar.*

*Deus Paire, Fil, Deus espirat,
de qui es Santa Trinitat
tracte com fossen demonstrat.
Deus Fill, del cel es davalat,
de una Verge esta nat,
Deu e home, Crist appellat.*

*Lo mon era ‘n damnacio;
mori per dar salvacio
Jesus, per qui·l mon creat fo.
Jesus puja ‘l cel sobre·l tro,
venra a jutjar li mal e·l bo:
no valran plors querre perdo.*

*Novel saber ay atrobat,
pot n’hom conexer veritat
e destruir la falsetat.
Serrains seran batejat,
tartres, jueus e mant errat,
per lo saber que Deus m’ha dat.*

*Pres ay la crots: tramet amors,
a la Dona de peccadors
que d’ela m’aport gran secors.
Mon cor esta casa d’amors
e mos huyls fontanes de plors:
entre gaug estag e dolors.*

Chant de Ramon

Je fus créé, l’être me fut donné
Pour servir Dieu et qu’il fût honoré,
Mais, hélas ! je tombai en maint péché
Et dans l’ire de Dieu je fus placé,
Alors Jésus vint à moi, crucifié :
Et voulut que de moi Dieu fût aimé.

Un matin, je m’en fus quérir pardon
À mon Dieu, à qui je fis confession
Avec grande douleur et contrition.
De charité, de piété, d’oraison,
D’espérance autant que de dévotion,
Dieu daigna m’accorder moult provision.

À Miramar était un monastère
Auquel je fis donner mon bien au frère
Pour prêcher les Sarrazins, en prière.
Entre une vigne et une fenouillère
Amour me fit adorer Dieu le père,
Entre moult soupirs et larmes amères.

Dieu le Père, le Fils, le Paraclet,
Qu’on appelle la Sainte Trinité :
Pour qu’elle fût démontrée, j’ai lutté.
Dieu Fils, du ciel d’où il s’est dévalé,
Né d’une Vierge au sein immaculé,
Dieu et homme, qui fut Christ appelé.

Lorsque le monde était en damnation,
Mourut pour nous donner la salvation
Jésus, le monde était sa création.
Jésus règne depuis son ascension.
Il jugera le méchant et le bon,
Nul pleur vaudra pour quérir son pardon.

Un art nouveau m’ayant été donné,
On pourra connaître la vérité
Et anéantir toute fausseté.
Chaque Sarrazin sera baptisé,
Le Juif, le Tartare et maint égaré,
Par le savoir que Dieu m’a accordé.

J’ai pris la Croix et j’offre ma ferveur
À la Dame qui garde le pécheur,
Qu’elle me fasse une grande faveur.
Une maison d’amours, tel est mon cœur.
Et mes yeux sont des fontaines de pleur :
Je vis entre la joie et la douleur.

*Son hom veyl, paubre, meyspreat,
no ay ajuda d’home nat
e ay trop gran fait emparat.
Grans res ai de lo mon cercat,
mant bon exempli hai donat:
poc son conegut e amat.*

*Vuyl morir en pelec d’amor.
Per esser gran non ay paor
de mal princep ne mal pastor.
Tots jorns consir la desonor
que fan a Deu li gran senyor
qui meten lo mon en error.*

*Prec Deus trameta missatgers
devots, sciens e vertaders
a conexer que Deus hom es.
La Verge on Deus hom se fes
e tots los sants d’ela sotsmes
prec qu’en infern no sia mes.*

*Laus, honor al major Senyor
al qual tramet la mia ‘mor
que d’el reeba resplendor.
No som digne de far honor
a Deu, tan fort son peccador,
e som de libres trobador!*

*On que vage cuit gran be far,
e a la fi res no y pusc far,
per que n’ay ira e pesar.
Ab contricio e plorar
vuyl tant a Deu merse clamar
que mos libres voyl’exalsar.*

*Santetat, vida, sanitat,
gaug, me do Deus e libertat,
e guard me de mal e pecat.
A Deu me son tot comanat:
mal esperit ni hom irat
no ajen en mi potestat.*

*Man Deus als cels e ‘ls elements,
plantes e totes res vivents
que no·m fassen mal ni tormens.
Do·m Deus companyons conexens,
devots, leials, humils, tements,
a procurar sos honraments.*

Moi, qui suis vieux, et pauvre et méprisé,
Et ne reçois nulle aide d’homme né.
J’ai entrepris un fait immodéré,
J’ai trop grand œuvre entrepris d’initier
Et trop grandes choses du monde cherchées,
Et souvent bon exemple donné :
Or je suis peu reconnu et aimé.

Que je sois baigné d’amour, si je meurs.
Pour être vieux, je n’en ai pas plus peur
Du mauvais roi que du mauvais pasteur.
Et tous les jours je pense au déshonneur
Que fait souvent à Dieu le grand seigneur
Lorsqu’il jette le monde dans l’erreur.

Je supplie Dieu qu’il m’envoie en amis
Des messagers dévots, vrais et rassis
Pour annoncer que mon Dieu a pris vie.
À notre Dame en qui Dieu a grandi
Et à tous les saints à ses pieds soumis
Je prie qu’en Enfer je ne sois pas mis.

Louange, honneur à notre grand Seigneur,
À qui j’envoie et amour et bonheur,
Que je sois inondé de sa splendeur !
Je ne suis pas digne de faire honneur
À mon Dieu : car je suis fort grand pécheur,
Moi qui suis de tant de livres l’auteur !

Où que j’aïlle, je veux grand bien donner,
Mais, à la fin, je ne peux rien livrer,
J’en suis colère et j’en suis attristé.
À Dieu, contrit, marri et éploré,
Je voudrais demander que par pitié
En mes livres je puisse l’exalter.

Que Dieu me donne vie, joie, sainteté,
Qu’il me prodigue aussi la liberté,
Et me garde du mal et du péché.
À Dieu j’ai tout mon être abandonné :
Que nul esprit mauvais ni irrité
N’ait sur moi pouvoir ni autorité.

Que Dieu commande aux cieux, aux éléments,
Aux plantes, à tous les êtres vivants
Qu’ils ne me causent ni mal ni tourments.
Que Dieu me donne des amis savants,
Dévots, fidèles, humbles et prudents
Dans la quête d’honneurs pour leurs talents.

XLVI

*Veles e vents han mon desig complir
fahent camins dubtosos per la mar,
mestre i ponent contra d’ell veig armar
Xaloc, Llevant, los déuhen subvenir,
ab llurs amics lo Grech e lo Mitjorn,
fent humils prechs al vent Tremuntanal
qu’en son bufar los sia parcial
perqué tots cinch complesquen mon retorn.*

*Bullirà ‘l mar com la caçola al forn,
mudant color é lo estat natural,
e mostrarà voler tota res mal
que sobre si atur un punt al jorn,
grans é poch peixs á recors correrán
é cercarán amagatalls secrets
fugint al mar hon son nodrits é fets,
per gran remey en terra eixirán.*

*Los pelegrins tots ensemps votarán
é prometerán molts dons de cera fets
la gran pahor traurá állum los secrets
que al confés descuberts no serán,
en lo perill no ‘m caureu del esment
ans votaré al Déu que ‘ns ha ligats
de no minvar mes fermes voluntats
é que tots temps me sereu de present.*

*So tem la mort por no servos absent
perqué amor per mort es anullat,
mes jo no crech que mon voler sobrat,
puscha may ser per tal departiment,
jo só celos de vostre escas voler
que jo morint no metáu á mi noblit
sol est pensar me tol del món delit
car vos vivint no créu se puscha fér.*

*Après ma mort d’amar perdrá poder
é sia tost en ira convertit
é jo forçat d’aquest món ser exir
tot lo méu mal será vos no veher.
O Dèu, perquè terme no hí ha en amor
car prop d’aquell jo ‘m trobara tot sol
vostre voler saberá quant me vol
tement, fiant de tot l’avenidor!*

XLVI

Les voiles et les vents combleront mon désir
En traçant sur la mer des chemins incertains.
Je vois s’armer contre lui et Mistral et Ponant :
Sirocco et Levant doivent les seconder
Avec tous leurs amis, le vent Grec, le Midi,
Priant très humblement pour que la Tramontane
Souffle sur eux sa brise et leur soit favorable
Et qu’ainsi à eux cinq ils gagnent mon retour.

La mer bouillonnera telle cassole au four
Changeant et de couleur et d’état naturel,
Et montrera vouloir du mal à toute chose
Qui ose se poser un instant sur ses flots,
Grands et petits poissons courront se réfugier
Et chercheront abri en de secrets replis,
Et, sortant de la mer qui les fait et nourrit
Pour trouver leur salut, ils sauteront à terre.

Les pèlerins en chœur feront vœu et promesse
D’offrir des oraisons et brûler mille cierges ;
Leur grande peur mettra à jour tous les secrets
Qui n’auront pas été avoués en confession.
Dans le péril vous resterez dans mes pensées,
Je ferai vœu à Dieu qui nous a attachés
De ne pas altérer mes fermes volontés
Et en tout temps vous me serez présente.

Je crains la mort, de peur de m’absenter de vous,
Car Amour par la mort se voit anéanti :
Pourtant je ne crois pas que mon amour un jour
Puisse être anéanti par la séparation.
Je vois d’un œil jaloux que votre pauvre amour,
Me précipitera dans l’oubli, si je meurs,
Cette seule pensée m’enlève toute joie,
Car, vous vivant, je ne crois pas qu’il soit possible

Qu’à ma mort vous perdiez la faculté d’aimer
Au point qu’elle se mue en colère tout entière.
Et, si j’étais forcé d’être ravi au monde,
Tout mon malheur serait de ne plus vous revoir.
Oh Dieu ! Pourquoi Amour est-il exempt de fin,
Si, étant près de lui, je me retrouve seul ?
Je saurais à quel point votre amour sait aimer,
Tout en craignant et le confiant à l’avenir !

*Fo som aquell pus estrem amador
apres de aquell á qui Dèu vida tol,
puix jo son viu mon cor no mostra dol
tant com la mort per sa extrema dolor;
á bé ó mal d'amor jo so dispost
mes per mon fat fortuna cas no 'u porta
tot esvellat ab desbarrada porta
me trobará fahent humil respot.*

*Fo desig ço que 'm porá ser gran cost
y aquest esper de mòlts mals me conorta
á mi no 'm pláu ma vida ser estorta
d'un cas molt fèr qual prech á Déu. sia tost;
lla donchs les gents no 'ls caldrá donar fé
al que amor fora mi obrará
lo séu poder en acte 's mostrará
é los méus dits ab los fets provaré.*

Tornada

*Amor, de vos jo 'n sent mes que no sé
de quala part pijor me 'n romandrá
é de vos sab cell qui sens vos está
á joch de daus vos acompanyaré.*

Je suis l'amant le plus extrême qui puisse être,
Après celui que Dieu voulut priver de vie :
Tant que je suis vivant, mon cœur ne souffre pas
Aussi bien de la mort que de son affliction.
Au bonheur, au malheur d'aimer je me tiens prêt,
Pourtant, à tel destin, Fortune ne consent ;
Et vous me trouverez, la porte grande ouverte,
Tout éveillé, prêt à répondre avec humilité.

L'objet de mon désir me pourra coûter cher
Et pourtant cette attente adoucit tant de maux :
Il ne me plaît en rien que ma vie soit exempte
De tout malheur cruel, que je demande à Dieu.
Et personne n'aura à donner témoignage
De cette façon dont, sans moi, Amour fera ;
Son pouvoir par des faits se manifestera
Et je saurai prouver chaque mot par des actes.

Refrain

Amour, de vous, je sens bien plus que je n'en sais,
Dont vous ne laisserez que la part plus cruelle,
Seul vous connaît celui qui loin de vous se trouve,
Si bien qu'au jeu de dés je vous comparerai.

Presoner

*Desert d’amichs, de bens é de senyor,
En estrany loch é en estrany’ encontrada
Luny de tot be, fart d’enuig é tristor,
Ma voluntat é pensa captivada.
Me trop del tot en tal poder sotmés,
No vuy algú que de melasa cura,
E soy guardats en dos ferrats é prés
De quem’ fan grat d’una trista ventura.*

*Heu ay vist temps que nom’ plasia res,
Aram’ content d’assó quim’ fay tristura
E los grillons leuger ara pren mes
Quen’ lo passát la bella brodadura.
Fortuna vey qu’ha mostrat son voler
Sus me volent quen’ tal punt vengut sia,
Pero nom’ cur, pus hay fayt mon dever
Ab tots los bens quem’ trop en companyia.*

*Car prenh conort de com suy presoner
Per mon senyor servint tan com podia,
D’armes sobrat é per major poder
No per deffalt / gens de Cavallaria.
E prenh conort c’om no pot conquerir
Honor en res sens que treball no senta,
Mas d’altra part cuyt de tristor morir
Com vey que ‘l mon del revers se contenta.*

*Tots aquets mals no son res de sofrir
En esguart d’u qui del tot me destenta,
E ’m fay tot jorn d’esperansa partir,
C’om no veyrets que ’ns avans d’una spenta
En acunçar nostre desliurament,
E mes com vey ço que ‘ns demana Força
Que no soffer algun rehonament;
De que lengueix ma virtut é ma força.*

*Perque no say ni vuy res al present
Quem’ puga dar en valor d’una escorsa;
Mes Deu tot sol de qui prenh fundament
E de qui fiu y ab qui mon cor s’esforsa.
E d’altra part del bon Rey liberal
Qui secorrech per gentilesa granda,
Lo quins ha mes del tot en aquest mal
Qu’ell m’entendrà, car soy just sa comanda.*

Tornada

*Rey virtuós, mon senyor natural,
Tots al present nous fem altra demanda,
Mas queus recort, que vostra sanch real,
May deffalli al quí fos de sa banda.*

Prisonnier

Privé d’amis, de biens et de seigneur,
En lieu étrange, en étrange contrée,
Loin de tout bien, plein d’ennui et langueur,
Ma volonté et ma pensée captives,
Je suis soumis à un pouvoir malin
Sans voir personne qui de moi n’ait cure,
Je suis gardé, enchaîné et défait,
Et je le dois à ma triste fortune.

J’ai vu des temps qui ne me plaisaient pas,
Je me contente de ce qui me rend triste
Donnant du prix à mes chaînes légères
Plus que jadis à l’orfroi d’une robe.
Fortune a, je vois, montré son vouloir
Que je puisse en souffrir à ce point.
Je n’en ai cure, j’ai fait mon devoir
Avec les gens qui me font compagnie.

Je me console d’être prisonnier
Pour mon seigneur, le servant de mon mieux,
Non à défaut d’être bon chevalier.
Mais surpassé par un rival glorieux.
Je me console de ne rien pouvoir
Gagner sans que le travail me guette,
Je suis près de mourir de désespoir
Voyant le monde accepter ses revers.

Rien ne me coûte de souffrir ces maux
Eu égard à ce qui trouble mon cœur
Et fait que chaque jour se perd l’espoir,
Ne voyant rien qui me fasse avancer
Pour obtenir mon affranchissement,
Et plus je vois ce que Sforza réclame,
Ne tolérant aucun raisonnement,
Plus ma valeur et mon âme défaillent.

Car je ne sais ni ne vois aujourd’hui
Qui pourrait donner quelque valeur,
Sinon Dieu seul, sur lequel je m’appuie,
En qui j’ai foi et je prends réconfort,
Et d’autre part le bon roi libéral,
Qui me sauva par sa grande bonté,
Lui qui nous ayant mis dans ce malheur
M’en sortira, moi qui suis sous sa loi.

Refrain

Roi vertueux, mon seigneur naturel,
Tous à présent, rien d’autre demandons
Que vous sachiez que votre sang royal
Jamais ne fit défaut à vos soutiens.

[In Cançoner d’obres
enamorades ; éd. de 1857]

Balada de la garça y la smerla

*Ab los peus verds los vlls e celles negres
Pennatge blanch he vista vna garça
Sola, sens par, de les altres esparça
Que del mirar mos vlls resten alegres
Y al seu costat estaua vna smerla
Ab vn tal gest les plomes hi lo lustre
Que no és al mon poeta tan illustre
Que pogues dir les lahors de tal perla
Y ab dolça veu per art ben acordada
Cant e tenor cantauen tal balada*

*Del mal que pas no puys guarir
Si nom mirau
Ab los vlls tals que pugua dir
Que ja nous plau
Que yo per vos haja moryr*

*Si muyr per uos lauors creureu
Lamor queus port
E nos pot fer que no ploreu
La trista mort
Daquell que ara no volen
Quel mal que pas nom pot jaquir
Si no girau
Los vostres vulls quem vullen dir
Que ja nous plau
Que yo per vos haja moryr*

La ballade du Merle et du Héron

Pattes vertes, yeux noirs et noirs sourcils,
Plumage blanc, je surpris un héron,
Seul, parmi les autres, sans parangon ;
En le voyant, mes yeux furent ravis.
À côté de lui, il y avait un merle,
Si beau avec ses plumes, d’un tel lustre,
Qu’aucun poète, eût-il été illustre,
N’eût pu assez louer telle perle ;
D’une voix accordée avec bonheur,
Ce ténor ramagea de tout son cœur :

De mon mal je ne puis guérir
Que si vous me regardez
D’un air dont me puisse réjouir
En pensant que vous n’aimeriez
Que pour vous je dusse mourir.

Si pour vous je meurs, vous croirez
À l’amour que je vous portais,
Et sûrement vous pleurerez
La mort de celui qui pensait
Que son amour vous refusiez,
Que ce mal ne peut défaillir
Que si sur moi vous dirigez
Des yeux, qui veulent convenir
Qu’il ne vous plaît plus d’espérer
Que pour vous je dusse mourir.

Compara son amor á una gran tempestat.

*Obert ja lo vaxell sens arbre, entena;
Lo mar ensupebit, tempestuós;
Lo vent irat, y lo cel prodigiós;
La nit gelada y de tenebras plena.*

*Gran plor, confusió, angustia y pena
Combaten al pilot trist, dolorós:
Qui veentse en mortal punt y perillós,
Al dia invoca, y á sa claror serena.*

*Montanyas van crexent de ona en ona;
Midint dels nuvols negres la distancia,
Tant, que lo mar casat jaurer pendria.*

*Sols en ton gran rigor contenta y bona,
La mar se llansa, fiada en ta inconstancia:
Per ser, cual ona, en tot la vida mia.*

Il compare son amour à une grande tempête.

Éventré et sans mât, le vaisseau sans antenne,
Sur une mer démontée devenue tempétueuse,
Sous le courroux du vent, d’une nue prodigieuse,
Dans une nuit glaciale et d’obscurité pleine,

Grands pleurs et confusion, angoisse et peine
Combattent le pilote amer et douloureux,
Qui, se voyant en point mortel et dangereux,
Invoque le grand jour et sa clarté sereine.

De vague en vague une montagne roule
Sous des nuages noirs, mesurant leur distance,
À tel point que la mer, lasse, se coucherait.

En sa grande rigueur, content et satisfait
Sur moi s’abat le flot, sûr de ton inconstance,
Afin de faire en tout de ma vie une houle.

Desengany

*Los qui amau, preneu aquesta cendra
sobre lo cap, que no perdau l'arbitre:
Amor és tal que, si us obre la porta,
tard s'esdevé que pels altres la tanque;
la part del mur que el fort enemic trenca
mostra camí per on se puga vençre.
E som tan folls, los ferits d'esta fleixa,
que tots pensam tenir un esmaragde
ab tal virtut que ens fa trobar la senda,
vedant après algun altre no hi passe.*

*Amà Narcís a si mateix en l'aigua;
Pigmaleon volc bé una imatge
que ell ab ses mans esculpí en lo marbre;
a aquests dos sols no els calia gens tembre
de llurs amants altri n'hagués triüümfó.
Però jo viu mon lluminós carboncle,
ab gran repòs en mans del qui amava,
fer-li present de festa tan ben colta
que no hi romàs d'amor una centil·la
no s'acabàs, venint al darrer terme.*

*E no us penseu que parle gens en somnis;
que no és tan clar lo sol alt en lo cercle,
com io viu clar aquest tan gran oprobí;
e, del record, tan gran dolor m'assombra,
que el meu cor trist en quatre parts vol rompre.*

Désillusion

Amants, sur votre front, prenez donc cette cendre
Si vous ne voulez pas perdre le jugement :
Amour est tel que si sa porte à vous s'ouvrait,
Il tarderait longtemps à la fermer à d'autres ;
Le pan du mur que brise un ennemi puissant
Montre la voie par laquelle on peut vaincre.
Et nous sommes si fous, blessés par cette flèche,
Que nous présumons tous avoir une émeraude
Dont la vertu nous aide à trouver le chemin,
En empêchant plus tard que tout autre le foule.

Narcisse aima lui-même en se mirant dans l'eau ;
Et Pygmalion s'enamoura de son image
Que de ses propres mains il sculpta dans le marbre ;
Ce furent les deux seuls qui ne devaient pas craindre
Que de leur doux amant un amant triomphât.
Mais moi je vis comment ma lumineuse gemme,
Sans trembler, dans les mains de celui que j'aimais,
Le regalait d'un don si bellement choisi
Qu'il ne lui resta plus d'amour une étincelle
Qui s'achevât, venu au terme de la vie.

Et n'allez pas penser que je rêve en parlant,
Que le soleil n'est pas si clair au firmament,
Que je vois clairement cet opprobre si grand,
Et qu'à ce souvenir si grand douleur m'étonne,
Que mon cœur triste veut se rompre en quatre parts.

A un papalló

*Tu que vas per lo verger
voltant la flor del roser,
de totes la més hermosa,
cerca la Rosa divina,
que la d'aquest món, si és rosa,
no és sense espina.*

*Cerca la Rosa del cel
d'on l'arcàngel trau la mel;
per qui vers Ella camina,
si per la via terrosa
a cada pas hi ha una espina,
no és sense rosa.*

[Idil·lis i cants místics, 1879]

À un papillon

Toi qui traverses le verger
Autour de la fleur du rosier,
De toutes la plus belle éclore,
Cherche donc la Rose divine,
Car celle du monde, si elle est rose,
N'est pas sans épine.

Va, cherche la Rose du Ciel
D'où l'archange tire le miel ;
Car pour qui vers Elle chemine,
Si, sur le chemin de terre morose,
À chaque pas on rencontre une épine,
Ce n'est pas sans rose.

[Idylles et chants mystiques,
1879]

Les cíclades

*Ninfes de peus de rosa,
en estolada ayrosa,
de les platges d’Argòlida sortíam,
per veure á Delos bella,
y anavam y veníam
á flor d’aygua llisquívoles com ella;
quant nostres peus se gelan,
fets branques de madrepòra, y s’arrelan;
en fácil promontori
s’aixamplan nostres dors y pits de vori;
dins nostre cor sentírem
del mar entrar la fredorosa gebre;
de narcisos, llentiscles y ginebre
garlandes nos cenyírem,
y en cèlica escampada,
com flors de l’estelada,
entorn de l’illa hont infantá Latona,
per ferli de corona,
en oasis del mar nos convertíem.*

[L’Atlàntida, 1877]

Les cyclades

Nymphes aux pieds d’albâtre,
En un essaim folâtre,
Des plages d’Argolide, heureuses, nous sortions,
Pour contempler Délos la belle ;
Et nous allions et nous venions,
Glissant sur les vagues comme elle,
Quand tout à coup nos pieds s’étant glacés,
Branches de madrepore, au sol se sont fixées,
Nos épaules, nos seins d’ivoire,
En accessible promontoire
Se sont élargis et dressés.
Soudain aussi, du marbre, en nos cœurs nous sentîmes
Pénétrer le froid meurtrier
De narcisses en fleur, de vert genévrier,
De lentisques nous nous ceignîmes.
Et depuis lors, en un céleste arrangement,
Comme les fleurs du firmament,
Tout à l’entour de l’île où s’abrita Latone,
Oasis de la mer, nous formons sa couronne.

[L’Atlantide, traduction par
Justin Prépratx, 1884]

Cant Espiritual

*Si el món ja és tan formós, Senyor, si es mira
amb la pau vostra a dintre de l’ull nostre,
què més ens podeu da’ en una altra vida?*

*Per’xò estic tan gelós dels ulls, i el rostre,
i el cos que m’heu donat, Senyor, i el cor
que s’hi mou sempre... i temo tant la mort!*

*Amb quins altres sentits me’l fareu veure,
aquest cel blau damunt de les muntanyes,
i el mar immens, i el sol que pertot brilla?
Deu-me en aquests sentits l’eterna pau
i no voldré més cel que aquest cel blau.*

*Aquell que a cap moment li digué «Atura’t»
sinó al mateix que li dugué la mort,
jo no l’entenc, Senyor; jo, que voldria
aturar tants moments de cada dia,
per fe’ls eterns a dintre del meu cor!...
O és que aquest «fe’etern» és ja la mort?
Mes llavors, la vida, què seria?
Fóra l’ombra només del temps que passa,
la il·lusió del lluny i de l’a prop,
i el compte de lo molt, i el poc, i el massa,
enganyador, perquè ja tot ho és tot?*

*Tant se val! Aquest món, sia com sia,
tan divers, tan extens, tan temporal;
aquesta terra, amb tot lo que s’hi cria,
és ma pàtria, Senyor; i no podria
ésser també una pàtria celestial?
Home só i és humana ma mesura
per tot quant puga creure i esperar:
si ma fe i ma esperança aquí s’atura,
me’n fareu una culpa més enllà?
Més enllà veig el cel i les estrelles
i encara allí voldria ser-hi hom:
si heu fet les coses a mos ulls tan belles,
si heu fet mos ulls i mos sentits per elles,
per què aclucà’ls cercant un altre com?
Si per mi com aquest no n’hi haurà cap!
Ja ho sé que sou, Senyor; pro on sou, qui ho sap?
Tot lo que veig se vos assembla en mi...
Deixeu-me creure, doncs, que sou aquí.
I quan vinga aquella hora de temença
en què s’acluin aquests ulls humans,
obriu-me’n, Senyó’, uns altres de més grans
per contemplar la vostra faç immensa.
Sia’m la mort una major naixença!*

[Seqüències, 1911]

Chant spirituel

Si le monde est si beau, Seigneur, et que ravie
Par votre paix, notre âme en découvre l’usage,
Que pourrez-vous donner de plus dans l’autre vie ?

Voilà pourquoi je suis jaloux de ce visage,
Ces yeux, ce corps, que vous m’avez donnés, Seigneur,
Et de ce cœur qui bat... La mort me fait si peur.

Avec quels autres sens faudra-t-il que je voie,
Par-dessus la montagne altièrre, cet azur,
Cette mer infinie, ce soleil qui flamboie ?
Offrez à tous mes sens la paix, son bonheur sûr,
Je ne veux d’autre bleu que celui de mes jours.

Celui qui n’a pas dit au temps « suspends ton cours »
Et voudrait voir venir à lui sa dernière heure,
Je ne le comprends pas, Seigneur, moi qui voudrais
Que, chaque jour, aucun instant jamais ne meure
Et trouve le chemin de mon cœur, à jamais !...
À moins que cette éternité soit justement la mort ?
Mais alors, cette vie, quel en serait le port ?
Serait-ce seulement l’ombre du temps qui passe ?
L’illusion d’un futur si proche et si lointain,
Et le calcul du peu, du trop et de la masse,
Si trompeur, car déjà tout est là en tout point ?

Cela importe peu ! Ce monde, quel qu’il soit,
Si vaste et si divers, si grand, si éphémère
Cette terre si riche et tout ce qu’elle conçoit,
C’est ma patrie, Seigneur ! Et c’est ma mère,
Pourrait-elle être aussi une patrie céleste ?
Je ne suis qu’un humain, ma mesure est modeste
Autant que je le puisse et je crois et j’espère,
Ma foi, mon espérance, ici trouvent leurs fins,
M’en ferez-vous grief auprès de vous, mon Père ?
Là-haut je vois le ciel, ses astres, ses confins,
Et là aussi, je voudrais être un homme :
Si à mes yeux vous avez fait les choses belles,
Si vous avez fait mes yeux et mes sens pour elles,
En cherchant leur pareille à quoi bon les fermer ?
Quand ce monde pour moi ne peut se remplacer ?
Que vous êtes, je sais, mais où ? En quelle place ?
Tout ce que je vois prend en moi votre face...
Laissez-moi croire alors que vous êtes bien là.
Et, quand arrivera le temps de prendre peur
Où mes yeux d’être humain se fermeront déjà,
Sachez m’en ouvrir d’autres, plus grands, Seigneur,
Que je contemple enfin de Dieu la face immense
Et la mort soit pour moi une grande naissance.

[Séquences, 1911]

Chant spirituel
Version d’Albert Camus

Si le monde est déjà si beau, Seigneur, quand on le contemple
De cet œil où vous avez mis votre paix,
Que nous donnerez-vous de plus, dans une autre vie ?

Voilà pourquoi je suis si jaloux des yeux et du visage,
Du corps que vous m’avez donné, Seigneur,
Et du cœur qui toujours y remue... j’ai si peur de la mort.

De quels autres yeux me ferez-vous voir
Ce bleu de ciel sur les montagnes,
La mer immense, et le soleil qui enflamme tout ?
Rendez-moi sensible la paix éternelle
Et je ne voudrais d’autre ciel que ce ciel bleu.

Celui qui ne veut fixer aucun moment,
Sinon l’instant qui lui apporte la mort,
Je ne le comprends pas, Seigneur, moi qui voudrais
Arrêter tous les moments du jour
Pour les éterniser dans mon cœur.
Peut-être cette éternité est-elle déjà la mort ?
Mais alors, que serait la vie ?
L’ombre seulement du temps qui passe,
L’illusion du proche et du lointain,
Le calcul du beaucoup et du peu et du trop
Mensonge pour finir puisque toute chose est à jamais donnée.

Qu’importe ! Ce monde tel qu’il est
Si divers, spacieux et périssable
Cette terre et tout ce qui s’y crée
C’est ma patrie, Seigneur !
Puisse-t-elle être aussi ma patrie céleste.
Homme je suis, humaine est ma mesure
Pour tout ce que je puis croire et espérer ;
Si ma foi et mon espérance s’arrêtent ici,
M’en ferez-vous ailleurs une faute ?
Ailleurs, je vois le ciel et les étoiles,
Et là aussi, je voudrais être
Mais si vous avez fait les choses si belles à mes yeux,
Si vous avez fait mes yeux pour elles
À quoi bon les fermer, cherchant un autre « Comment »
Quand pour moi, ce monde est irremplaçable ?
Je sais bien, Seigneur, que vous êtes,
Mais qui sait où vous êtes ?
Tout ce que je vois prend en moi votre visage...
Laissez-moi donc croire que vous êtes ici.
Et, quand viendra cette heure d’angoisse
Où mes yeux d’homme se fermeront,
Ouvre-moi, Seigneur, d’autres yeux plus grands
Que je contemple votre face immense
Et que la mort me soit une plus grande naissance.

[Traduit per Albert Camus,
avec l’aide de Víctor Alba,
Mexico, n° 62, décembre 1957,
p. 401.]

La petxina

*L'amor i son record que de la gent
i del lloc i del temps em feien lliure,
màgicament poblaren el meu viure
amb belles llüissors d'or i d'argent.
Un cap-al-tard vingué desfent miratges;
jo els doní comiat -tot passa i mor-,
i fiu engrunes mig a contracor
una petxina de llunyanes platges.*

A les donzelles de l'any dos mil

*Oh vosaltres, pressentides flors d'amor i gentilesa
que viureu quan mon passatge s'haurà fet esborradís;
jo us endreç per aleshores, amical, una escomesa
que s'allunya, de mos versos dins l'esbart voleiadís.*

Cel d'horabaixa

*Sota el cel d'horabaixa que l'empara
natura tota se condorm en pau,
només mon cor és dolçament esclau
d'un remoreig que no s'apaga encara;
d'un remoreig que vol tornar cançó
i és prop i és lluny, i és calma i passió.*

Le coquillage

L'amour et sa mémoire qui des gens
Et du lieu et du temps me libéraient,
Magiquement se fixaient et peuplaient
Ma vie de beaux reflets d'or et d'argent.
Un beau soir vint, défaisant des mirages.
Je leur donnai congé – tout passe et meurt –,
Et mis en miettes un peu à contrecœur
Un coquillage de lointaines plages.

Aux donzelles de l'an deux mille

Oh vous, fleurs pressenties d'amour et gentillesse
Qui vivrez quand aura disparu mon passage ;
Je vous adresse alors mon amical message
De vers fugaces avant qu'avec eux il ne cesse.

Ciel crépusculaire

Sous le ciel protecteur, crépusculaire,
Paisiblement la nature s'endort,
Seul mon cœur est doucement tributaire
D'un doux murmure qui s'obstine encor
Et voudrait redevenir chanson,
Si proche et si lointain, calme et passion.

Preservació

*És pau només de pols la que es deposa
sobre el que ens fou amat i ens fou plangut.
Ja no sé pas ço que de mi reposa:
res no viu altrament que combatut.*

*L’hora foscant ha mal tenyit de rosa
la finestra que em serva, inconegut.
Diumenge pur: só franc de cada cosa.
Jo poblaré la meva solitud.*

*Un clos ja val com infinit teatre
per a desfer-hi eumènides, debatre
amb l’àngel, viure i caure en el combat.*

*Va a tomballons cap a la sort comuna
qui s’alegra i es plany de la fortuna:
no hi ha corona com un dol callat.*

Préservation

Une paix de poussière se dépose
Sur ce qui de nous fut pleuré et élu.
Je ne sais pas ce qui de moi repose :
Rien ne vit autrement que combattu.

Le crépuscule a mal teinté de rose
La fenêtre qui me garde, inconnu.
Dimanche pur : libre de toute chose.
Je peuplerai ma solitude à nu.

Un clos vaut mieux qu’un infini théâtre
Pour vaincre les Euménides, débattre
Avec l’ange, vivre et tomber au feu.

Cours donc vers notre destinée commune
Qui, réjouie, se plaint tant de la fortune :
Quel beau trophée que d’un deuil silencieux !

De lluny estant

*Qui veiés, quan l'estiu s'acomida,
el camí —la serp blanca i somrient—
i, al marge d'una cala refiada,
el pàmpol mort sota d'un pi vivent.*

*Qui veiés una dansa damunt l'era,
i una serra morada enllà de mi;
qui topés un aloc de torrentera
o enmig d'un pedruscall, un romani.*

*Més val, però, que a aquests bedolls s'acari
el meu esment, i a aquest boiram somort.
En mos camins d'un temps, hom pot trobar-hi
un àngel trist amb el seu glavi tort.*

[Absència, 1957]

De loin

Qui verrait, lorsque l'été prend congé,
Le chemin – serpent blanc et souriant –
Et, tout au fond d'un havre protégé,
Le pampre mort sous un haut pin vivant.

Qui verrait les danses sur l'aire à blé,
Et au-delà de moi les monts violets ;
Qui verrait au torrent le gattilier,
Le romarin au milieu des galets.

Pour ma mémoire il vaut bien mieux braver
Ces bouleaux noirs et cette brume embue.
Sur mes chemins d'hier, on peut trouver
Un ange triste et son épée tordue.

[Absence, 1957]

El pedrís

*Quan venies a seure a ma vora, la nit
recollia a tot aire el perfum esbandit
que hi deixaven de fruita les panyeres curulles.
La nit movia les vulles.*

*Tan ben feta de cos, joliu préssec madur,
pensava que l’agost endaurat eres tu.
La teva galta a tot moment s’envermellia
del desig que jo tenia.*

*De vegades miraves amb senzill mirar d’or,
com per amagar l’ànsia tremolosa del cor,
i lligat pel meu goig, a penes si sabia
que dins l’ombra el cor batia.*

Aires de nadal

*El cor dels ocells canta dins la nit;
la neu ha cobert dolçament els rasos.
Ara ve Nadal, Nadal blanc-vestit,
que dona alegria a la gent dels masos.*

*El vent s’ha parat; jo no sé per què
el meu cor de nin reprèn sa volada.
La broma s’esborra; el cel és serè,
i brilla damunt tota l’estelada.*

*Cantaria els aires dels pobres pastors;
vestit amb samarra, jo caminaria,
per veure en la cova, entre resplendors,
l’infant que ha parit la Verge Maria.*

*Era en la Judeia; era cap-al-tard...
Maria teixia en la tarda blava,
teixia la llana i el seu somni clar,
per la bona nova que l’àngel portava.*

*Era cap-al-tard; la palmera d’or
eixamplava sa rama movedissa;
un gai rierol rajava dins l’hort;
somreia la Verge Maria feliça.*

*Oh tu, mon esposa, el meu hort tancat,
ma font segellada, mon esposa, vine;
el nostre Nadal s’apropa, nevat;
les campanes canten en la nit divina.*

[El bon pedrís, 1919]

Le banc de pierre

Quand tu venais t’asseoir à mes côtés, la nuit
Recueillait dans tout l’air les parfums à loisir
Qu’y laissait de ses fruits chaque panier rempli,
Éveillant le désir.

Te voyant si jolie, fruit mûr et sans pareille
Je me disais que l’août et ses ors, c’était toi.
Ta joue à tout moment devenait si vermeille
En sentant mon émoi.

Parfois tu me jetais un simple regard d’or,
Comme pour me cacher ta frémissante ardeur,
Et, malgré l’émotion, je devinais encor
Les secrets de ton cœur.

Airs de Noël

Les oiseaux dans la nuit font entendre leur chant ;
La neige a doucement recouvert les montagnes
À présent vient Noël, Noël vêtu de blanc,
Qui inonde de joie les gens dans les campagnes.

Le vent s’est arrêté ; et je ne sais comment
Je sens mon cœur d’enfant qui de nouveau s’envole.
La brume se dissipe et le ciel est clément,
Les astres dans la nuit font briller sa coupole.

Je chanterais les airs de nos pauvres bergers,
Une pelisse au dos, d’un pas de flânerie,
Pour dans la grotte aller, parmi tant de beautés,
Voir l’enfant engendré par la Vierge Marie.

C’était à Bethléem, le couchant approchait
Et Marie tissait sous un soleil orange,
Son rêve était limpide, et elle tissait
Pour la bonne nouvelle apportée par l’archange.

Le couchant approchait ; et tout l’or d’un palmier
À la branche ondoyante inondait de douceur ;
Un folâtre ruisseau jaillissait au verger ;
Et la Vierge Marie souriait de bonheur.

Oh toi, mon épousée, jardin des sortilèges,
Ma fontaine scellée, mon épouse, viens à moi ;
Notre Noël approche et se couvre de neiges,
La nuit répand le chant des cloches sur le toit.

[Le bon banc de pierre, 1919]

*Rere la nit hi ha una altra nit,
una altra nit més bella,
amb llum d’estel entenebrit,
amb llum d’estel i fontanella.*

*Hi ha un cor de nit,
roent d’un crit
de gall i envermellit
per un clavell i una rosella.*

*La nit és un paller
de palla tendra i bruna.*

*I només té
un sol, vivent carrer
que mena a fonts de lluna.*

Les pluges lentes

*Sota un cel ras
ens enfonsem en un estany de glaç
a poc a poc.
Endins del pit
ja minva el foc.
No hi val el sol d’estiu
ni aquell escalf de niu
del cel de primavera.
És amarga la pruna i la cirera.
Els dies són pintats de vent.
L'alè dels anys ens va fonent.
S'emboira el rostre.
Gotes tossudes i dolentes,
de pluges lentes,
van foradant
el nostre sostre.
Es fan els dies magres
amb llums cansats i llavis agres
i ens van acompanyant
sense tendresa, sense cant.*

Derrière la nuit il y a une autre nuit,
une autre nuit plus belle,
avec une lueur d’étoile pleine de ténèbres,
avec une lueur d’étoile et une fontaine.

Il y a un chœur nocturne,
brûlant d’un cri
de coq et rougi
par un œillet et un coquelicot.

La nuit est une botte
de paille tendre et brune.

Et il n’y en a
qu’une seule rue vivante
qui mène aux sources de lune.

Les pluies lentes

Sous un ciel bas
nous nous enfonçons dans un étang de glace
peu à peu.
Dans la poitrine
déjà le feu baissait.
Ni le soleil d’été ne suffit.
ni cette chaleur de nid
du ciel printanier.
La prune et la cerise sont amères.
Les jours sont peints de vent.
Le souffle des années nous fait fondre.
Le visage s’embrume.
Des gouttes tenaces et mauvaises,
de pluies lentes,
crèvent peu à peu
notre toit.
Viennent les jours maigres
avec des lumières lasses et des lèvres amères,
qui nous accompagnent
sans tendresse et sans chant.

Cançó de la bella confiança

*A l'amant he donades
totes les claus;
jo tinc totes les seves
i fem les paus.*

*Però resta una cambra
al fons del fons
on entrar no podríem
ni breus segons.*

*Tantes forces ocultes,
tants pensaments
allà dins són escàpols
a tots moments!*

*Bé seria debades
sotjar-hi un poc:
l'aldarull colpiria
més que no un roc.*

*Contentem-nos d'una ombra
o d'un ressò.
Que ell es dugui els seus comptes
com me'ls duc jo.*

Chanson de la belle confiance

À l'amant j'ai donné
toutes mes clés ;
moi j'ai toutes les siennes
et nous vivons en paix.

Mais il reste une chambre
au fond du fond
qui nous est interdite
même quelques secondes.

Tant de forces occultes,
tant de pensées s'y cachent
que certaines s'évadent
à tout instant !

Eh bien, il serait vain
y jeter un coup d'oeil un peu plus :
le fracas frapperait
plus qu'un simple rocher.

Contentons-nous d'une ombre
ou d'un écho.
Qu'il tienne bien ses comptes
comme je tiens les miens.

Exili

*Si vull combatre,
no vull combat;
contra qui estimo
qui m’ha girat?
Poc em movia,
que ha estat el vent;
el vent, amb cara
de malcontent,
que se m’enduïa
fora camí;
fugint, corria
pel meu destí.
Enfredorida
cerco redós:
soc estrangera,
com tu, com vos.
Lluny de la vinya,
lluny de l’oliu,
no soc covarda.
Si res ho diu,
Es que no em resta
prou fora al cor
per a amagar-hi
l’escampadissa
i l’enyorança
del meu tresor.
La mar, tan fina,
qui la veies,
i aquella estesa
dels meus carrers!
Barcelonina
soc més que mai;
que se me’n dona
del clar desmai,
de les arbredes
vora el corrent?
De l’aigua dòcil
del riu, què en faig,
sense la ufana
d’abril i maig
i l’aire tebi
del meu jardí?
Tu la primera
ja deus florir,
bella glicina
vora del mur;
el pi que et vetlla
callat i obscur,
sé que sospira
pel teu fullam,
mentre dins l’aire,*

*com en un clam,
totes les branques
visen el cel.
I la figuera,
arbre de mel,
antic i nostre
i amic del mar,
veig que brotona
adelerada
per no fer tard.
Tremoladisses
clapes de sol
per tot el volt
de la palmera!
Jo la vetllava
com un infant;
cada any em deia:
“Com es fa gran!”
I m’abellia
que prosperés
amb les regades
entorn copsades
pels violers.
Gronxa, palmera,
l’aire subtil!
Ara la casa
ja m’és hostil.
T’he ben perduda!
Per sempre? No.
Em veig, un dia
de gran claror,
per l’ampla costa
dels pins pujant,
la que jo veïa
de casa estant.
A mitja altura
m’he de girar:
la bella estesa
de Sarrià,
amb la cintura
dels seus jardins
i tanta rosa
negada a dins
voldrà aparèixer
davant dels ulls.
“Hola, palmera,
veges si culls
l’adeu que et llanço
del fons de mi!”
Les teves palmes
diran que si.*

Exil

Je veux combattre,
mais sans combat ;
contre celui,
qui m’a tournée ?
Je bougeais peu,
ce fut le vent ;
le vent, d’un air
très mécontent
qui m’emportait
hors du chemin :
je m’enfuyais
là où j’allais,
frigorifiée,
me réfugier:
Moi l’étrangère,
comme toi, ou vous.
Loin de la vigne,
de l’olivier,
Je ne suis pas lâche.
Si rien ne le dit
c’est que je n’ai plus
de force au cœur
pour y cacher
la dispersion
et le regret
de mon trésor.
La mer, si fine,
qui la voyait,
cette étendue
au fil des rues !
Barcelonaise
plus que jamais ;
qu’ai-je donc à faire
du clair malaise
des rangées d’arbres
au bord de l’eau ?
Et l’eau du fleuve
qu’en ai-je à faire,
sans la vigueur
d’avril et mai
et sans l’air doux
de mon jardin ?
Toi, la première,
tu dois fleurir,
belle glycine
auprès du mur ;
le pin te garde,
silencieux, sombre,
je sais qu’il pleure
sur ton feuillage,
lorsque dans l’air,

comme dans un cri,
ta frondaison
regarde au ciel.
Et le figuier,
mon arbre à miel,
ancien et nôtre
ami de la mer,
je le vois pressé
de bourgeonner
pour être à l’heure.
Oh, frémissantes
taches de soleil
qui tourne autour
de ce palmier !
J’en prenais soin
Comme d’un enfant,
je me disais :
« Comme il grandit ! »
Et j’aimais voir
qu’il prospérait,
avec toute l’eau,
dont profitaient
les violettes.
Berce, palmier,
cet air subtil !
La maison m’est
déjà hostile.
Je t’ai perdue !
Pour toujours ? Non.
Je me vois, un jour.
de grande clarté,
sur l’ample côte
des pins montant,
que je voyais
de la maison.
À mi-hauteur
je me retourne :
la belle plaine
de Sarrià,
tout entourée
de ses jardins
et tant de roses
au fond embuées
voudra paraître
devant tes yeux.
« Bonjour, palmier,
Vois si tu cueilles.
l’adieu qui sourd
du fond de moi ! »
Je sais, tes palmes
me diront oui.

Hölderlin

*Feliç qui ha viscut dessota un cel estrany,
i la seva pau no es mudava;
i qui d’uns ulls d’amor sotjant la gorga brava
no hi ha vist terrejar l’engany.*

*I qui els seus dies l’un per la vàlua de l’altre
estima, com les parts iguals
d’un tresor mesurat; i qui no va a l’encalç
del record que fuig per un altre.*

*Feliç és qui no mira enrere, on el passat,
insaciable que és, ens lleva
fins l’esperança, casta penyora de la treva
que la Mort havia atorgat.*

*Qui tampoc endavant el seu desig no mena:
que deixa els remes i, ajagut
dins la frèvola barca, de cara als núvols, mut,
s’abandona a una aigua serena.*

[Estances, II, 1930]

Hölderlin

Heureux qui a vécu sous un ciel étranger,
et dont la paix ne changeait pas ;
et qui, d’un œil amoureux, guignant la gorge vaillante
n’a pas vu planer la tromperie.

Qui aime ses jours, l’un pour la valeur de l’autre,
aime comme les parts égales
d’un trésor pondéré ; et qui ne part pas en quête
du souvenir qui fuit, pour un autre.

Heureux celui qui ne regarde pas derrière lui, où le passé,
insatiable soit-il, nous porte
jusqu’à l’espérance, chaste gage de la trêve
que la Mort avait accordée.

Qui ne poursuit pas non plus son désir :
qui laisse les rames et, couché
dans un frêle esquif, face aux nuages, muet,
s’abandonne à une eau sereine.

[Stances, II, 1930]

*Pura en la solitud i en l’hora lenta, una dona
fa lliscar, amb moviment d’arbre o de crit amorós,
al llarg dolç dels braços alçats, la túnica. Mentre
brilla ja el tors secret, resta captiva en el lli,
dalt, la testa. Un instant o dos. Ah! ¿són prou perquè es trenqui
foscament el lligam entre la bella i aquest
tímid juny que d’ella, nua dins l’ona, esperava
joia i impuls fluvial per a perfer-se? ¿Han estat
prou, que tu, imponderable cosa d’or i mirada,
testa, flor dreta, en surts vaga -i talment reguardant,
ara, els no-res del silenci que eren adés venturosos
còmplices? Un cucut canta de sobte, innocent.
Ella somriu. La sang juvenil del món torna a córrer,
Salta, brusca, amb el salt de la magnífica, i va
temps avall, cap a sols més madurs -i ella neda, oh ritme!
cap a l’estiu excessiu -ella i els déus i els meus ulls!*

Uns wiegen lassen, wie
aus schwankem Kahne der See.

[Elegies de Bierville, IV, 1943]

Pure en sa solitude, à l’heure lente, une femme
fait glisser, dans un cri d’amour, un geste d’arbre,
le long de ses bras levés, sa tunique. Et quand
brille son torse secret, sa tête, au-dessus,
reste captive du lin. Ah ! assez pour que
se brise le lien obscur entre elle et ce juin
confus qui d’elle, nue dans la vague, espérait
joie et élan fluvial pour se parfaire ? Ont-ils
suffi pour qu’impalpable chose d’or, regard,
tête, fleur droite, tu en sortes vague— et que
regardant les néants du silence, naguère
heureux complices ? Soudain chante un coucou,
innocent. Elle sourit. Le sang du monde, jeune,
à nouveau coule, brusque et dévalent le temps,
vers des soleils plus mûrs – et elle nage, ô rythme !
vers l’été excessif – elle, les dieux, mes yeux !

*Uns wiegen lassen, wie
aus schwankem Kahne der See.*

[Élégies de Bierville, IV, 1943]

*Em plau, d’atzar, d’errar per les muralles
Del temps antic, i a l’acost de la fosca,
Sota un llorer i al peu de la font tosca,
De recordar, cellut, setge i batalles.*

*De matí em plau, amb fèrries tenalles
I claus de tub, cercar la peça llosca
A l’embragat, o al coixinet que embosca
L’eix, i engegar per l’asfalt sense falles.*

*I enfilat colls, seguir per valls ombroses,
Vèncer, rabent, els guals. Oh món novell!
Em plau, també, l’ombra suau d’un tell,*

*L’antic museu, les madones borroses,
I el pintar extrem d’avui! Càndid rampell:
M’exalta el nou i m’enamora el vell.*

(El Port de la Selva, novembre de 1950)

[Sol, i de dol, 1947]

J’aime vagabonder au hasard des murailles
De temps immémoriaux, et, quand le soir approche
Au-dessous d’un laurier, une source de roche,
Me rappeler, pensif, leurs sièges, leurs batailles.

Le matin, j’aime encore, à l’aide de tenailles
Et de mes clés à pipe, chercher ce qui accroche
Encore dans l’embrayage, un roulement qui cloche
Au niveau de l’essieu, et démarrer sans failles.

Escalader des cols, dans des vallées ombreuses,
Vite franchir les gués. Oh ce monde est inouï !
J’aime aussi du tilleul l’ombre que je savoure,

Le musée poussiéreux, les madones brumeuses,
Une peinture extrême, et je clame aujourd’hui :
La nouveauté m’exalte et l’ancien m’énamoure.

(El Port de la Selva, novembre 1950)

[Seul, et en deuil, 1947]

És quan dormo que hi veig clar...

*És quan plou que ballo sol
Vestit d’algues, or i escata,
Hi ha un pany de mar al revolt
I un tros de cel escarlata,
Un ocell fa un giravolt
I treu branques una mata,
El caslot del pirata
És un ample gira-sol.
És quan plou que ballo sol
Vestit d’algues, or i escata.*

*És quan ric que em veig gepic
Al bassal de sota l’era,
Em vesteixo d’home antic
I empaito la masovera,
I entre pineda i garric
Planto la meva bandera;
Amb una agulla saquera.
Mato el monstre que no dic.
És quan ric que em veig gepic
Al bassal de sota l’era.*

*És quan dormo que hi veig clar
Foll d’una dolça metzina,
Amb perles a cada mà
Visc al cor d’una petxina,
Só la font del comellar
I el jaç de la salvatgina,
—O la lluna que s’afina
En morir carena enllà.
És quan dormo que hi veig clar
Foll d’una dolça metzina.*

C’est quand je dors que je vois clair

C’est quand il pleut que je danse seul
Vêtu d’algues, d’or et d’écailles,
Il y a un pan de mer qui s’agite,
Un morceau de ciel écarlate,
L’oiseau fait une virevolte
Et d’une touffe sortent des branches,
La cabane du pirate
est un large tournesol.
C’est quand il pleut que je danse seul.
Vêtu d’algues, d’or et d’écailles.

C’est quand je ris que je me vois gibbeux
Dans la flaque sous l’aire de battage,
Je m’habille comme les anciens.
Je poursuis la fermière,
Et entre pinède et garrigue
Je plante mon drapeau ;
Avec une aiguille de bourrelier
Je tue le monstre que je ne nomme pas.
C’est quand je ris que je me vois gibbeux.
Dans la flaque sous l’aire de battage.

C’est quand je dors que je vois clair
Fou d’un doux poison,
Avec des perles dans chaque main
Je vis au cœur d’un coquillage,
Je suis la source de la vallée
Et la tanière de la bête sauvage,
—Ou la lune qui s’affine
En mourant, au-delà de la crête.
C’est quand je dors que je vois clair.
Fou d’un doux poison.

Vibracions

*El gra sagnós de magrana
al teu llavi.
Oh, el mossec de la meva besada!*

*Dolça recança:
l'ànima del Poeta
el teu ventall.*

*Quin vent que fa,
quina pluja més fina!
—El tram llampega.*

*Acota el cap endins la porxada de verd,
als tarongers florits, la promesa-donzella:
una alosa destria la blancor dins el verd.*

*Dins de la nit
alegria en la casa.
Tot és la por.*

*Cada mot de l'esposa, una rosa
tota balba de flames:
la sardana-cinyell de l'esposa.*

*La pluja rosega el vidre
glacat...
Quantes molles s'hi deixa!*

*Aquesta flor,
del teu pit el meu llavi.
flor en el llibre.*

*¿Què són fets els estels-oronells
despenjats cada dia?
En els ulls de les verges, estels.*

*Volves de zèfir
sonorants ones verdes:
la Primavera.*

*A aquella estrella nua tan a prop de la lluna
li servo un gran amor
car volia escapar-se
i la vigilen molt.*

*Ara el cel és tot blau dins el matí.
Només un petit núvol blanc-molt blanc:
una verge s'ha deixat el coixí.*

*Bru mariner d'amor
de peu dret a la proa:
quina noia no el vol!*

*Mocadoret al coll,
vermellet, de les festes.
Les sagetes al cor.*

[L'irradiador del port i les gavines, 1921]

Vibrations

Le grain sanglant de la grenade
à ta lèvre
Oh la morsure de mon baiser !

Doux regret
l'âme du Poète
dans ton éventail.

Oh quel vent,
quelle pluie fine !
– Le tram étincelle.

Penche la tête sous les verts portiques
aux orangers fleuris, donzelle-promise :
une alouette se découpe en blancheur
parmi le vert.

Au cœur de la nuit
allégresse dans la maison.
Tout est peur.

Chaque mot de l'épouse, une rose
Engourdie par les flammes :
La sardane – ceinture de l'épouse.

La pluie ronge la vitre
glacée...
Que de miettes elle y laisse !

Cette fleur
de ta poitrine à mes lèvres,
fleur dans le livre.

Que sont devenues les étoiles-hirondelles
chaque jour décrochées ?
Dans les yeux des vierges, des étoiles.

Poussières de zéphyr
sonores vagues vertes :
le Printemps.

À cette étoile nue toute proche de la lune
je voue un grand amour
car elle voulait s'enfuir
mais ils la surveillent de près.

Maintenant le ciel est tout bleu dans le matin.
Rien qu'un petit nuage – très blanc :
une vierge a laissé son coussin.

Brun matin d'amour
debout à la proue :
quelle jeune fille ne le désire !

Petit foulard au cou,
vermillon, celui des fêtes.
Flèches en plein cœur.

[L'irradiateur du port et les mouettes, trad. A. Laroche et C. Andreu, 1994]

A Josep Obiols

*Res no és mesquí
ni cap hora és isarda,
ni és fosca la ventura de la nit.
I la rosada és clara
que el sol surt i s’ullprèn
i té delit del bany:
que s’emmiralla el llit de tota cosa feta.*

*Res no és mesquí,
i tot ric com el vi i la galta colrada.
I l’onada del mar sempre riu,
Primavera d’hivern - Primavera d’estiu.
I tot és Primavera.
i tota fulla verda eternament.*

*Res no és mesquí,
perquè els dies no passen;
i no arriba la mort ni si l’heu demanada.
I si l’heu demanada us dissimula un clot
perquè per tornar a néixer necessiteu morir.
I no som mai un plor
sinó un somriure fi
que es dispersa com grills de taronja.*

*Res no és mesquí
perquè la cançó canta en cada bri de cosa.
—Avui demà i ahir
s’esfullarà una rosa:
i a la verge més jove li vindrà llet al pit.*

[L’irradiador del port i les gavines,
1921]

À Josep Obiols

Rien n’est mesquin
aucun instant n’est scabreux
jamais n’est sombre la fortune de la nuit.
Claire est la rosée
le soleil à son lever se laisse ensorceler
et désire se baigner :
dans le lit de rosée où se reflète toute chose faite.

Rien n’est mesquin
tout est riche comme le vin et la joue hâlée.
La vague de la mer toujours rit
Printemps d’hiver – Printemps d’été.
Tout est Printemps
et toute feuille verte pour l’éternité.

Rien n’est mesquin
ni les jours ne passent
la mort ne vient même si vous l’avez appelée.
Si elle répond à l’appel elle vous dissimule dans un trou
car pour renaître il est nécessaire de mourir,
jamais nous ne sommes pleurs
mais sourire délicat
qui se répartit tels les quartiers d’une orange.

Rien n’est mesquin
puisque’en chaque brin de toute chose chante une chanson
– Aujourd’hui demain et hier
s’effeuillera une rose :
et à la plus jeune des vierges le lait montera à la poitrine.

[L’irradiateur du port et les
mouettes, trad. A. Laroche et
C. Andreu, 1994]

Corrandes d'exili

*Una nit de lluna plena
tramuntàrem la carena,
lentament, sense dir re...
Si la lluna feia el ple
també el féu la nostra pena.*

*L'estimada m'acompanya
de pell bruna i aire greu
(com una Mare de Déu
que han trobat a la muntanya.)*

*Perquè ens perdoni la guerra,
que l'ensagna, que l'esguerra,
abans de passar la ratlla,
m'ajec i beso la terra
i l'acaronó amb l'espallla.*

*A Catalunya deixí
el dia de ma partida
mitja vida condormida:
l'altra meitat vingué amb mi
per no deixar-me sens vida.*

*Avui en terres de França
i demà més lluny potser,
no em moriré d'enyorança
ans d'enyorança viuré.*

*En ma terra del Vallès
tres turons fan una serra,
quatre pins un bosc espès,
cinc quarteres massa terra.
“Com el Vallès no hi ha res”.*

*Que els pins cengeixin la cala,
l'ermita dalt del pujol;
i a la platja un tenderol
que batega com una ala.*

*Una esperança desfeta,
una recança infinita.
I una pàtria tan petita
que la somio completa.*

[Saló de tardor, 1947]

Courantes d'exil

Une nuit de pleine lune
nous avons franchi la crête,
lentement, sans rien dire...
Si la lune était pleine
le fut aussi la peine.

Mon aimée m'accompagne
la peau brune et l'air grave
(comme une Vierge Marie
trouvée dans la montagne.)

Pour qu'elle nous pardonne la guerre,
qui l'ensanglante, la déchire,
avant de passer la ligne,
je me couche et j'embrasse la terre,
je la caresse de mon épaule.

En Catalogne, j'abandonnai
le jour de mon départ
la moitié de ma vie endormie :
l'autre moitié vint avec moi
pour ne pas me laisser sans vie.

Aujourd'hui sur les terres de France
et plus loin peut-être demain,
je ne mourrai pas de nostalgie.
mais je vivrai de nostalgie.

Dans mon pays du Vallès
trois collines forment une chaîne,
quatre pins un bois épais,
deux arpents beaucoup de terre.
« Rien de tel qu'El Vallès. »

Que les pins ceignent la crique,
l'ermitage en haut de la colline ;
et sur la plage une petite voile
qui bat comme une aile.

Une espérance brisée,
un regret infini.
Et une patrie si petite
que je la rêve complète.

[Salon d'automne, 1947]

Vacances pagades

*He decidit d’anar-me’n per sempre.
Amén.*

*L’endemà tornaré
perquè soc vell
i tinc els peus molt consentits,
amb inflors de poagre.*

*Però me’n tornaré demà passat,
rejovenit pel fàstic.
Per sempre més. Amén.*

*L’endemà passat l’altre tornaré,
colom de raça missatgera,
com ell estúpid.
No pas tan dreturer,
ni blanc tampoc.*

*Emmetzinat de mites,
amb les sàrries curulles de blasfèmies,
ossut i rebegut, i lleganyós,
príncep desposseït fins del meu somni,
Job d’escaleta;
llenguatallat, sanat,
pastura de menjança.*

*Prendré el tren de vacances pagades.
Arrapat al topall.
La terra que va ser la nostra herència
fuiig de mi.
És un doll entre cames
que em rebutja.
Herbei, pedram:
senyals d’amor dissolts en la vergonya.*

Oh terra sense cel!

*Però mireu-me:
he retornat encara.
Tot sol, gairebé cec de tanta lepra.*

*Demà me’n vaig
—no us enganyo aquest cop.
Sí, sí: me’n vaig de quatre grapes
com el rebesavi,
per la drecera dels contrabandistes
fins a la ratlla negra de la mort.*

*Salto llavors dins la tenebra encesa
on tot és estranger.
On viu, exiliat,
el Déu antic dels pares.*

Congés payés

J’ai décidé de partir pour toujours.
Amen.

Je reviendrai demain.
car je suis vieux
et des pieds fragiles,
enflés par la goutte.

Mais après-demain je repartirai
rajeuni par le dégoût.
À tout jamais. Amen.

Après-après-demain je reviendrai,
pigeon de race voyageuse,
comme lui, stupide,
bien que pas si direct,
ni aussi blanc non plus.

Empoisonné par les mythes,
ma besace bourrée de blasphèmes,
osseux, rétréci et chassieux que je suis,
prince dépossédé même de mon rêve,
Job de perchoir ;
Langue-coupée, castré,
pâture de poux.

Je prendrai le train des congés payés.
Agrippé aux tampons du wagon.
La terre qui était notre héritage
me fuit.
C’est un jet entre les jambes
qui me repousse.
Prairie, pierraille :
signes d’amour dans la honte dissous.

Oh ! terre sans ciel !

Mais regardez-moi :
je suis encore rentré.
Tout seul, presque aveugle de tant de lèpre.

Demain, je pars
– Je ne vous trompe pas cette fois.
Oui, oui : je pars à quatre pattes.
comme mon arrière-arrière-grand-père,
par la sente des passeurs
jusqu’à la ligne noire de la mort.

Puis je saute dans les ténèbres brûlantes
où tout est étranger.
Où vit, exilé,
l’antique Dieu de nos ancêtres.

Cinc poemes desolats

I

*Com un gorg sense llum ni remors d’aires tendres,
sospirós pels estels i l’esclat de les ales
que mai no el signaran i es morfon lentament
sense un crit d’esperança...,
així em passen els jorns, orfe d’aquell meu cant
que posava clarors en l’aspror del camí.
Si l’amor fou neguit, m’era dolça l’espina
i, com ocell orbat, el dolor m’era càntic.
Ara el feix de l’amor damunt el cor cansat
és només solitud
de la flama feroç devorant en silenci
la vida que es consum lluny de tu, lentament,
sense un crit d’esperança...*

II

*Com l’animal ferit, morir ben sola
de cara al cel només, dins la malesa
abastada amb dolor, fora recances
d’uns lligams ja trencats, passat el fàstic
del darrer desengany, trista metzina
necessària a la mort... Morir ben sola,
els ulls de bat a bat a l’alegria
del gran despullament. Dolç oblidar-se
del dard que m’aterrà, misèria d’altri
però meva també. Morir ben sola,
estalviar el meu crit en la tenebra:
certa de la Claror...*

III

*Cor desolat, vela al vent de la tarda,
passa rabent aquest freu de sirena.
Si l’has vençut, sempre més el teu somni
en sentirà la impossible enyorança.*

*Cor desolat, dins sos ulls qui fos naufrag
sense records de la pàtria llunyana.
Timons ardents de les hores enceses
sense ponents ni desigs de cap alba.*

*Cor desolat, nua roca deserta,
presa del vent i del sol i de l’aigua.
La llibertat si ara és plor serà càntic,
cor desolat, en la vida més alta.*

[Flor Natural dels Jocs Florals de la Llengua Catalana, 1956]

Cinq poèmes désolés

I

Comme une gorge sans lumière ni rumeurs de brises tendres,
souponant après les étoiles et l’éclat des ailes
qui jamais n’y ont laissé leur trace, il se morfond lentement
sans un cri d’espérance...,
ainsi passent mes jours, orphelins de mon chant
qui jetaït des clartés sur la rudesse du chemin.
Si l’amour fut angoisse, douce m’en était l’épine
et, tel un oiseau aveuglé, la douleur était mon cantique.
À présent le fardeau de l’amour sur le cœur épuisé
n’est plus que solitude
de la flamme féroce qui dévore en silence,
la vie qui se consume loin de toi, lentement,
sans un cri d’espérance...

II

Comme la bête blessée, mourir bien seule
face au ciel et rien d’autre, dans les sous-bois
atteints par la douleur, au-delà des regrets
de liens désormais brisés, passé le dégoût
de l’ultime déception, triste poison
nécessaire à la mort... Mourir bien seule,
les yeux grands-ouverts à la joie
du grand dépouillement. Doux oubli
du dard qui m’a touchée, misère d’autrui
mais aussi mienne. Mourir bien seule,
épargner mon cri dans les ténèbres :
certaine de la Clarté...

III

Cœur désolé, voile au vent du soir,
passe au plus vite ce détroit de sirène.
Si vainqueur tu le franchis, de plus en plus ton rêve
en éprouvera l’impossible nostalgie.

Cœur désolé, dans tes yeux comme un naufragé
sans souvenirs de la patrie lointaine.
Ardents timons des heures brûlantes
sans couchants ni désirs d’aucune aube.

Cœur désolé, rocher nu du désert,
proie du vent, du soleil et de l’eau.
La liberté, si maintenant elle est un cri, sera un chant,
cœur désolé, dans la vie la plus haute.

[Fleur naturelle des jeux floraux de la langue catalane, 1956]

A Mallorca, durant la guerra civil

*Verdegen encara aquells camps
i duren aquelles arbredes
i damunt del mateix atzur
es retallen les meves muntanyes.
Allí les pedres invoquen sempre
la pluja difícil, la pluja blava
que ve de tu, cadena clara,
serra, plaer, claror meva!
Soc avar de la llum que em resta dins els ulls
i que em fa tremolar quan et recordo!
Ara els jardins hi són com músiques
i em torben, em fatiguen com en un tedi lent.
El cor de la tardor ja s’hi marceix,
concertat amb fumeres delicades.
I les herbes es cremen a turons
de cacera, entre somnis de setembre
i boires entintades de capvespre.*

*Tota la meva vida es lliga a tu,
com en la nit les flames a la fosca.*

(Barcelone, setembre de 1937)

[Imitació del foc, 1938]

À Majorque, pendant la guerre civile

Ces champs verdissent encore,
ces bosquets perdurent
et au-dessus du même azur
se découpent mes montagnes.
Là, les pierres invoquent toujours
la pluie difficile, la pluie bleue
qui vient de toi, chaîne claire,
sierra, plaisir, ma clarté !
Je suis avare de la lumière qui reste dans mes yeux
et qui me fait trembler quand je pense à toi !
À présent, les jardins sont comme des musiques
qui me troublent, me fatiguent comme un lent ennui.
Déjà s’y fane le cœur de l’automne,
en s’accordant à des fumées délicates.
Et les herbes brûlent sur les collines
de chasse, parmi les rêves de septembre
et les brumes teintées d’encre du crépuscule.

Ma vie entière s’attache à toi,
Comme dans la nuit les flammes à l’obscurité.

(Barcelone, septembre 1937)

[Imitation du feu, 1938]

Sóller

*El cel prepara secrets
murmuris de mandarina.
I les riberes del vent
esgarrien taronjades.*

*Jo tasto vergers. M’ajec
damunt valls encoixinades.
Les fulles alcen frescor
i aixequen ventalls de gràcia,
cortinatges de perfum,
cortesies tremolades.
L’oratge pinta perfils
de caramel dins l’oratge.
El cabell se m’ha esbullat
i tinc l’ombra capgirada.
El sucre de l’aire em fa
pessigolles a la cara,
amb confitures de flor
i xarops d’esgarrifança.*

*Unes cuixes de marquesa
em repassen l’espinada.
Quan el setí es torna gel,
sembla que es faci de flama.
El vicari compareix
amb un vas de llet glaçada.
La suor de les aixelles
li travessa la sotana.*

Sóller

Le ciel prépare de secrets
murmures de mandarine.
Et les rives du vent
égarent des orangeades.

Je goûte les vergers. Je m’allonge
sur des vallées moelleuses.
Les feuilles soulèvent de la fraîcheur
et dressent des éventails de grâce,
des rideaux de parfum,
de tremblantes courtoisies.
L’orage peint des profils
de caramel sur l’orage.
Mes cheveux se sont ébouriffés
et on ombre est à l’envers.
Le sucre de l’air
chatouille mon visage,
avec des confitures de fleurs
et des sirops de frisson.

Je sens le frôlement des cuisses
d’une marquise sur mon épine dorsale.
Quand le satin se fait glace,
il semble devenir flamme.
Le vicaire arrive
avec un verre de lait glacé.
La sueur de ses aisselles
traverse sa soutane.

Assaig de càntic en el temple

*Oh, que cansat estic de la meva
covarda, vella, tan salvatge terra,
i com m’agradaria d’allunyar-me’n,
nord enllà,
on diuen que la gent és neta
i noble, culta, rica, lliure,
desvetllada i feliç!
Aleshores, a la congregació, els germans dirien
desaprovant: "Com l’ocell que deixa el niu,
així l’home que se’n va del seu indret",
mentre jo, ja ben lluny, em riuria
de la llei i de l’antiga saviesa
d’aquest meu àrid poble.
Però no he de seguir mai el meu somni
i em quedaré aquí fins a la mort.
Car soc també molt covard i salvatge
i estimo a més amb un
desesperat dolor
aquesta meva pobra,
bruta, trista, dissortada pàtria.*

Répétition de cantique dans le temple

Oh, que je suis fatigué
De mon vieux pays, si lâche et si sauvage,
et que j’aimerais m’en éloigner,
vers le nord,
où, dit-on, les gens sont propres
et nobles, cultivés, riches, libres,
éveillés et heureux !
Alors, au chapitre, mes frères diraient
mécontents : « comme l’oiseau qui quitte son nid
tel est l’homme qui abandonne son lieu »,
tandis que moi, déjà bien loin, je rirais
de la règle et de l’antique sagesse
de ce mien pays aride.
Mais je n’obéirai jamais à mon rêve
et je resterai ici jusqu’à ma mort.
Car je suis aussi bien lâche et sauvage
et de plus j’aime
avec un douloureux désespoir
cette mienne pauvre,
sale, triste, malheureuse patrie.

De tan senzill, no t'agradarà

*Cansat de tants de versos que no fan companyia
—els admirables versos de savis excel·lents—,
i de mirar com passa l'emperador tot nu,
i del gran plany del vent, aquest vell adversari,
i de l'excés de mi, sense missatge,
ara us diré, amb paraules ben clares,
amb crit elemental, lluny d'artifici,
que vull només parar-me en el camí,
ja decantat amic de l'última injustícia,
i ajaçar-me per sempre, sense recança, mort,
damunt la bona terra.*

[El caminant i el mur, 1954]

C'est si simple que ça ne te plaira pas

Las de tant de vers qui ne me tiennent pas compagnie
– vers admirables d'excellents savants –,
et de regarder l'empereur passer nu,
du grand gémissement du vent, ce vieil adversaire,
et de l'excès de moi, sans message,
je vous dirai maintenant, avec des mots bien clairs,
un cri élémentaire, loin de tout artifice,
que je veux simplement m'arrêter en chemin,
en ami résigné de l'ultime injustice,
et me reposer pour toujours, sans regret, mort,
sur la bonne terre.

[Le Marcheur et le Mur,
trad. Jordi Sarsanedas in
Anthologie lyrique, 1959]

*A vegades és necessari i forçós
que un home mori per un poble,
però mai no ha de morir tot un poble
per un home sol:
recorda sempre això, Sepharad.
Fes que siguin segurs els ponts del diàleg
i mira de comprendre i estimar
les raons i les parles diverses dels teus fills.
Que la pluja caigui a poc a poc en els sembrats
i l'aire passi com una estesa mà
suau i molt benigna damunt els amples camps.
Que Sepharad visqui eternament
en l'ordre i en la pau, en el treball,
en la difícil i merescuda
llibertat.*

[La pell de brau, 1960]

Il est parfois nécessaire et forcé
qu'un homme meure pour un peuple,
mais jamais tout un peuple ne doit mourir
pour un seul homme :
Souviens-toi toujours de cela, Sepharad.
Assure fermement les ponts du dialogue
et tâche de comprendre et d'aimer
les raisons et les langues diverses de tes fils.
Que la pluie tombe peu à peu sur les semis,
que l'air passe comme une main tendue
douce et bonne sur les vastes champs.
Que Sepharad vive éternellement
dans l'ordre et dans la paix, dans le travail,
dans la difficile et méritée
liberté.

[La peau de taureau, trad.
Fanchita González Batlle 1969]

L'esfera

*L'entreveies
clara, perfecta, en una permanent
rotació de foc i de la qual sols n'érem
mínims fragments
enmig de totes les coses.
Per això, per tu,
vaig trobar la paraula
que salva més d'un cop
i vaig obrir clivells
en un cec àmbit i l'opacitat
i la duresa cediren.
Però ja
mirar la nit reintellant d'estels,
el negre mar fosforescent d'escumes,
el bosc insomne somogut pel vent,
no m'eren res.
Fa molt de temps
d'aquestes coses
i la vida
segueix fluint
Només
un somni val:
Amor i Mort.*

[Ara que és tard, 1975]

La sphère

Tu l’entrevoiais.
claire, parfaite, dans une permanente
rotation de feu, dont nous n’étions
que d’infimes fragments
au milieu de toute chose.
C’est pour ça, pour toi,
que j’ai trouvé le mot.
qui plus d’une fois sauve
et j’ai ouvert des brèches
dans une zone aveugle, et l’opacité,
la dureté ont cédé.
Mais d’abord
regarder la nuit scintillante d’étoiles,
la mer noire phosphorescente d’écume,
la forêt insomniac et secouée par le vent,
n’étaient rien pour moi.
Il y a longtemps
de tout cela
et la vie
continue de s’écouler.
Seul
un rêve compte :
Amour et mort.

[À présent qu’il est tard, 1978]

El bany

*A l'aigua ens abracem: té el pubis
escarolat, la gropa sumptuosa,
que en jo tocar-la es fa més plena encara.
M'hi encavalco.
Fuig.
Entrecuixem. L'agafo
pels flancs, amb besos l'asfixio.
Fuig
un altre cop, però ja llangorosa,
flonja i ardent.
Així que surt del bany,
regalimosa, les agulles d'aigua
que li queden pel cos evaporant-se
son crits d'amor.
Aleshores parlem
amb ajut de metàfores. Com dir si no
l'excés d'aire calent que abrusa el pit,
el segament de cames i genolls,
el cor que se'm desboca quan la miro
dreta o jaient.
T'adoro
fins l'esquelet.*

[El griu, 1978]

Le bain

Dans l'eau dans les bras l'un de l'autre : son pubis
bouclé, sa croupe somptueuse,
qui à mon contact se fait plus ronde encore.
Je la chevauche.
Elle fuit.
Nous nous entrecuison. Je la saisis
par les flancs, je l'étouffe de baisers.
Elle fuit
une fois de plus, mais déjà langoureuse,
douce et ardente.
Elle sort du bain,
ruisselante, les aiguilles d'eau
sur son corps s'évaporant
sont des cris d'amour.
Alors nous parlons.
à l'aide de métaphores. Comment dire autrement
l'excès d'air chaud qui brûle la poitrine,
les jambes coupées, les genoux aussi,
mon cœur qui s'emballe quand je la regarde
debout ou couchée.
J'adore
jusqu'à ton squelette.

[Le Griffon, 1978]

*No mitiga la puresa del capvespre
ni el blau fosforescent del mar,
ni els camps d’un verd tan tendre,
el desig de comunicar-se.
I m’aboco amatent a
escoltar els uns i els altres.
Però la meva veritat
em retorna
al mateix lloc de solitud.
I submergida hi visc;
tot, recordant llunyans moments,
aquells que passen fugaços,
davant els ulls
—com si el vent se’ls endugués—
però, aviat, cremen i s’endinsen,
fins a fer-se sang i obra nostra.*

[El Blat del Temps, 1986]

*Ni la pureté du crépuscule
ni le bleu phosphorescent de la mer
ni les champs d’un vert si tendre
n’atténuent mon désir de communiquer.
Et je m’incline avec amour
à écouter les uns et les autres.
Cependant, ma vérité
me ramène toujours
à mon lieu de solitude.
Et, submergée, je vis en elle ;
tout en me rappelant les instants lointains,
qui fugaces défilent
sous mes yeux
– comme si le vent les emportait –
mais, bientôt, ils brûlent et coulent,
jusqu’à se muer en sang, se faire œuvre.*

[Le Blé du Temps, 1986]

Set.
Això sí que sé el que és
com la sentia
en aquell carrer on –dreta
davant d’una porta- em deien:
“no se sap res”.

I aquell anar i venir,
com sempre,
però amb aquella set!

Set, insaciable,
d’aigua.
Set que corsecava, la boca
espessa
un dia rere l’altre.

Quantes vegades vaig sentir
aquelles paraules que
en sospesar-les
em semblaven buides.

La set,
me la imaginava d’aigua.

I ara sí que puc dir que
aquesta altra set
tan fonda que clama
també ho és, d’aigua.

Soif.
Ça, je sais ce que c’est,
et que je ressentais
dans cette rue où – juste
devant une porte – on me disait :
« on ne sait rien. »

Et ce va-et-vient,
toujours le même,
avec cette soif !

Une soif, insatiable,
d’eau.
Soif qui m’asséchait, la bouche
pâteuse
jour après jour.

Combien de fois ai-je entendu
ces mots qui
à les soupeser
me semblaient vides.

Une soif,
que j’imaginais d’eau.

Et maintenant je peux dire que
cette autre soif
si profonde qui crie,
c’est encore une soif d’eau.

Pels jardins

*Fer sortir del capell cintes i flors,
una tórtora morta dar-la viva;
reconstruir la carta, excepte el tros
que té guardat el públic, em captiva.*

*Gravar un estel o un triangle en un os
amb força de tenebra venjativa;
de nou i durament saber-se exclòs,
fer un crit d’horror amb remota saliva;*

*trencar un mirall entre remor de blat,
anar descalç i trepitjar el mercuri,
em captiva. Em captiva claredat*

*per afegir tenebra al meu auguri
i desbastar aquest bloc d’eternitat
que no desorganitza cap murmuri.*

[Passat festes, 1995]

Dans les jardins

Faire sortir des rubans et des fleurs du chapeau,
morte, une tourterelle pour la rendre vive ;
reconstruire la lettre, excepté le morceau
que garde le public, voilà qui me captive.

Sculpter un astre ou un triangle dans les os
avec l’énergie d’une nuit agressive ;
se savoir de nouveau péniblement forclos,
pousser un cri d’horreur d’une hautaine salive ;

fracasser un miroir dans la rumeur du blé,
pouvoir marcher pieds nus et fouler le mercure
me captive. Car me captive la clarté

pour ajouter de l’ombre à mon sinistre augure,
dégrossir et lisser ce bloc d’éternité
que ne désorganise et trouble aucun murmure.

[Après les fêtes, 1995]

Comiat

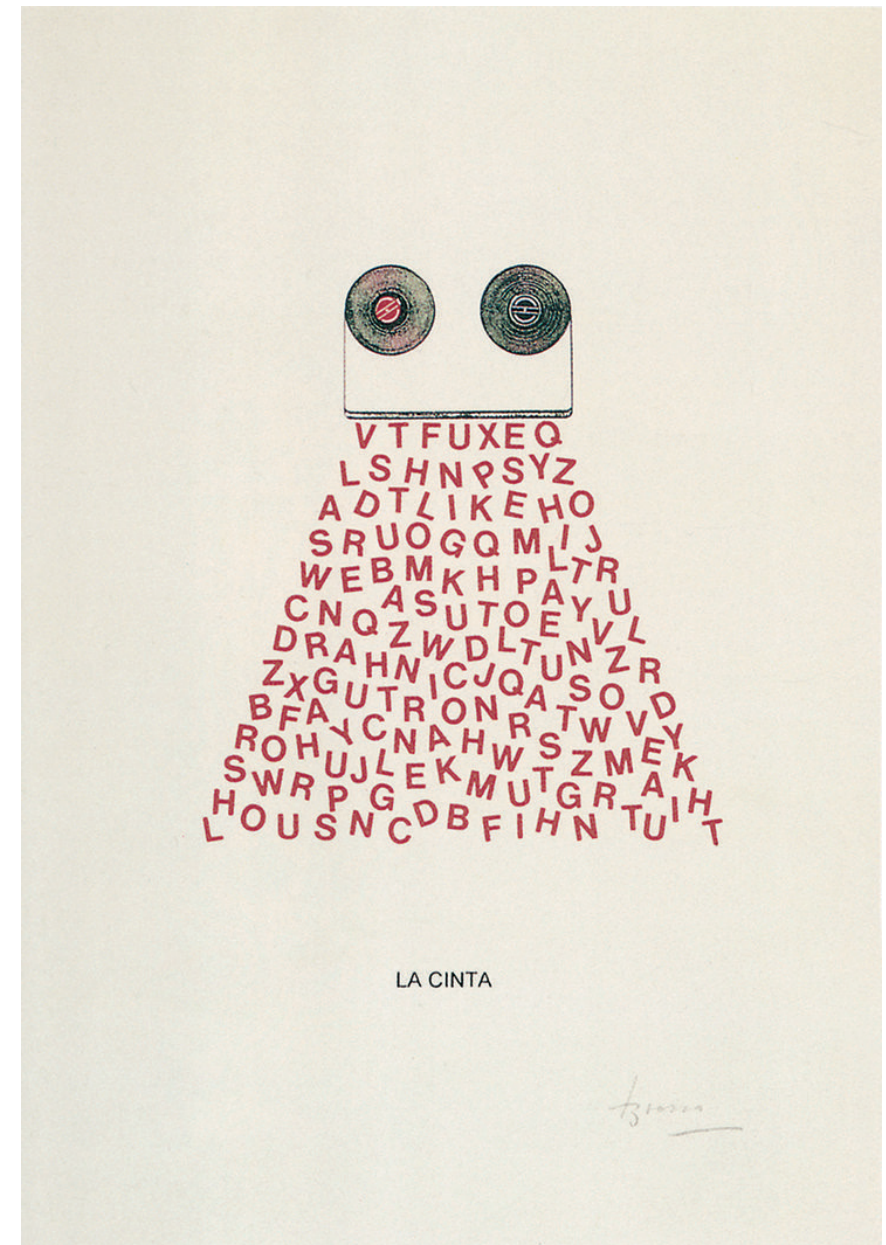
*Els núvols venen apilotats.
Agafo un mocador per dues puntes
i hi faig un nus. Després un altre.
(Fluixos tots dos, però dic que els estrenyo.)
Un altre en faig d'igual i estiro sempre
el mateix bec. Tapo els nusos.
Llanço el mocador enlaire, i els nusos
estan desfets.
Ah, Llibertat!*

[Poesia rasa, 1970]

Adieu

Les nuages s’amoncellent.
Je prends un mouchoir par deux bouts
et j’y fais un nœud. Puis un autre.
(tous deux lâches, mais je dis que je les serre.)
J’en fais un autre semblable et je tire toujours
sur le même bout. Je recouvre les nœuds.
Je jette le mouchoir en l’air et les nœuds
sont défaits.
Ah, Liberté !

[Poésie rase, 1970]



*Has lliscat en el meu món
per recintes de silenci
entre un batre de parpella
i un descuit de mans obertes.
Ton vestit era somriure,
el teu gest era una espera
ràpida com raig novell
esmunyint-se sota l'alba,
com ell, tossuda i rebel.
Em duies tos ulls per viure,
llàntia al portal de mes nits,
cabdellant tots mos esguards
com el que fa lluir els vidres.
Racó secret d'un exili
dins l'ombra blanca dels llibres,
l'has obert entorn de mi
com un cel d'agost que lliura
el tràmit del seu teixit;
i has estès la teva cara
al quadre del meu desig,
Com un cel i com un llibre,
de la punta entrant de l'alba,
al capdavall de la nit.
Se que tens secrets.
Igual que l'arbre, guaites
amb milers d'ulls
mig ducs entre les fulles;
que tens secrets de mar
sota la copa tendra,
afinada, del ventre,
en ressaca de rius,
vespilles dins ta sang
amb exòtics colors
de peix equatorial.*

*Tots ells freguen mon cos
amarrat a la nit
on jaus tan calmament
concreta,
mineral,
illa d'apagat foc.
Amb el gest de ta mà,
que et serva,
tinc esment
que et travessa el meu somni
avançant dins ton cos
com una cremadura
en el viu de la carn.
M'enganyo?
No goso
tan sols clavar l'esguard.
Escolto
el moviment del marbre,
si em pervé
el frisar d'un sospir.
Jo voldria ferir
el país del teu son.*

Tu as glissé dans mon univers
à travers mes remparts de silence
entre un battement de paupières
et un oubli de mains ouvertes.
Ta robe était sourire
et attente ton geste,
prompte comme le premier rayon
qui s'insinue par-dessous l'aube,
comme lui obstinée et rebelle.
Tu apportais tes yeux pour vivre.
Fanal au portail de mes nuits,
enroulant tous mes regards,
éclair qui fait luire les vitres.
Ce recoin secret d'un exil
dans l'ombre blanche des livres,
tu l'as ouvert autour de moi
tel un ciel d'août qui livre
la trame de son voile ;
tu as tendu ton visage
dans le cadre de mon désir,
comme ciel et comme livre,
depuis le point de l'aube naissante
jusqu'au tréfonds de ma nuit.
Je te sais des secrets.
Comme l'arbre, tu guettes
grâce à tes milliers d'yeux
mi-clos entre les feuilles ;
et des secrets de mer
sous la coupe tendre,
fine et lisse du ventre
en courants d'estuaires,
escarbilles dans ton sang
aux couleurs bigarrées
d'un poisson des tropiques.

Tous agressent mon corps
amarré à la nuit
de ton repos paisible,
concrète,
minérale,
île au feu apaisé.
Par le geste de ta main
qui te préserve,
je pressens
que te saisit mon rêve :
Il pénètre ton corps
de ma brûlure
au vif de ta chair.
Est-ce vrai ?
Je n'ose même pas
jeter un regard.
J'écoute
la vie du marbre,
si me parvient
le soupçon d'un soupir.
Je voudrais blesser
le pays où tu dors.

[Paraula fonda / Sens profond,
trad. André Vinas, 1997]

*Res,
no vull res més. Només les dunes
màgiques dels núvols.
Com les palmeres,
sense la lucidesa que ens capola,
em sembla estar dempeus per esperar-te.
Sòlida,
desafia la meva arrel
l'aixada de la nit.
De totes les remors, només la teva;
de totes les clarors,
la teva per vestir-me.
Gerra tendra, t'espero
i en el desert invento dromedaris
fets de llum perquè et portin.
Si pogués confegir les profecies
del cor, qui sap on fora...
És la ignorància la que em lliga.
Amb set colors al front crec que camino,
que visc
—vida, llençol cansat d'un vell fantasma—.
Com un llibre que es tanca
m'adormo i no arriba el teu cor,
mai més,
per despertar-me.
Un sol tèrbol, eternament
em va florint amb una rosa
de pedra.*

[Una cançó per a ningú, 1984]

*Rien,
je ne veux rien de plus. Rien que les dunes
magiques des nuages.
Comme les palmiers,
sans la lucidité qui nous broie,
j'ai l'impression d'être debout à t'attendre.
Solide,
la houe de la nuit
défie ma racine.
Parmi toutes les rumeurs, seule la tienne ;
parmi toutes les clartés,
la tienne pour m'habiller.
Tendre broc, je t'attends
et dans le désert j'invente des dromadaires
faits de lumière pour te porter.
Si je pouvais composer les prophéties
du cœur, qui sait où je serais...
C'est l'ignorance qui me lie.
Les sept couleurs au front, je crois marcher,
vivre
— vie, drap fatigué d'un vieux fantôme —.
Comme un livre qui se referme
je m'endors et ton cœur ne vient
plus jamais,
me réveiller.
Un soleil trouble, éternellement,
me fleurit d'une rose.
de pierre.*

[Une chanson pour personne, 1984]

*I
cada paraula dita és un oblit.
Cada llengua que es mou, una passera
damunt d’un riu perdut. Només bromera.
Asseguts a la sorra de la nit,
no podem escoltar res més que el crit
del martell que es fa mall i la primera
nota del gall que galleja darrere
l’estranya visió del món ferit.
Si ens fem lleons, ens estiren la pell.
Noces de sal ens despullen l’anell.
A dins la pedra ens cremen per la calç.
Si pugem –blat– ens fan caure amb la falç.
¿I si eixalats de cor i de cervell
un dia aconseguim fer-nos ocell?*

*Et
chaque mot prononcé est un oubli.
Chaque langue qui remue, une passerelle
au-dessus d’un fleuve perdu. Rien que de la mousse.
Assis sur le sable de la nuit,
nous n’entendons que le cri
du marteau qui se fait maillet et la première
note du coq qui chante derrière
l’étrange vision du monde blessé.
Si nous nous faisons lions, on nous arrache la peau.
Des noces de sel nous dépouillent de l’alliance.
Dans la pierre, on nous brûle à la chaux.
Si nous montons – blé – on nous fauche avec une faucille.
Et si, le cœur et le cerveau ardents,
nous arrivions un jour à nous faire oiseaux ?*

El ponent excessiu

*Aquest sol que menstrua no es vol pondre.
Mira la folla roja com rebutja
el llençol de muntanya que l'acotxa.
Un altre dia exagerat. Un altre
dia se't mor cregut que el seu color
no tornarà mai més, no tornarà
com la sang que es podreix. Eixuga llum,
llença cotons de núvols, renta't, gira't,
beu el més límpid gin de lluna i mar.*

[Menja't una cama, 1962]

Le couchant excessif

Ce soleil qui menstrue ne veut pas se coucher.
Regarde comme la folie rouge rejette
le drap de montagne qui la couvre.
Un jour de plus, exagéré. Un autre
se meurt croyant que sa couleur
ne reviendra jamais, jamais ne reviendra
comme le sang qui pourrit. Essuie la lumière,
jette des cotons de nuages , lave-toi, retourne-toi,
bois le gin limpide de lune et de mer.

[Mange ta jambe, 1962]

Ídols

*Aleshores, quan jèiem
abraçats davant la finestra
oberta al pendís d’oliveres (dues
llavors nues dins un fruit que l’estiu
ha badat violent, i que s’omple
d’aire) no teníem records. Érem
el record que tenim ara. Érem
aquesta imatge. Els ídols de nosaltres,
per la submisa fe de després.*

[Teoria dels cossos, 1966]

Idoles

Alors, pendant que nous étions couchés,
enlacés devant la fenêtre
ouverte sur la pente des oliviers (deux
graines nues dans un fruit que l’été
a violemment crevé et qui se remplit
d’air) nous n’avions pas de souvenirs. Nous étions
le souvenir qu’aujourd’hui nous gardons. Nous étions
cette image. Idoles de nous-mêmes,
par la foi soumise de l’après.

[Théorie des corps, 1966]

*En soledat visc i passe els meus jorns
i no sé res, car no m’ho assabenten,
al meu racó de solitari origen,
exiliat de la realitat
o condemnat per molt cruel sentència
que m’ha dictat un tribunal remot,
o bé escopit, car tot això pot ésser.
Ignore el pas ritual de les hores:
Ignore quan és de nit o de dia,
Al meu racó d’acompliment indigne
ningú m’ho diu i consulta el rellotge
inútilment, amb un gest maquinal,
com qui, guiat per un antic costum,
mira només l’habitual esfera,
i mai no sap si és de dia o de nit.
Després me’n vaig, i sé que vaig enlloc.*

[Cant temporal, 1980]

En solitude je vis et passe mes journées,
et ne sais rien, on ne m’informe pas,
dans mon coin d’origine solitaire,
exilé de la réalité
ou condamné à une peine très cruelle
qu’un lointain tribunal a prononcé pour moi,
ou bien vilipendé, tout est possible.
J’ignore le cours rituel des heures :
J’ignore quand il fait jour ou nuit,
Dans mon coin d’indigne accomplissement
personne ne me le dit et regarde la montre
en vain, d’un geste mécanique,
comme celui qui, guidé par une vieille habitude,
regarde seulement la sphère familière,
sans jamais savoir s’il fait jour ou nuit.
Puis je m’en vais, sachant que je ne vais nulle part.

[Chant temporel, 1980]

*Celebraré la teua mort amb un crit d'alegria.
cantaré com damunt el cos d'una dona estimada!
celebraré la teua mort com el naixement de la meua pàtria.*

*Des del lloc de la terra on es troben, els meus ossos
hauran de cantar la joia de la teua mort, oh molt més que cruel,
florits amb flames impensades, la meua pols cantarà per mi,
si és que jo no puc cantar aleshores l'ocasió febril de
la teua mort, tu que has de ser el més mort, en morir-te,
en deixar de signar els decrets, les sentències de mort,
en deixar de manar els registres i els greuges antics,
la llibertat pujarà a les finestres diürnes, i el sol
arribarà als tenebrosos racons dels exilis llunyans...*

[Exili d'Ovidi, 1982]

Je célébrerai ta mort avec un cri de joie.
je chanterai comme sur le corps d'une femme aimée !
je célébrerai ta mort comme la naissance de ma patrie.

Du lieu sur terre où ils reposent, mes os
devront chanter la joie de ta mort, oh bien plus que cruelle,
fleuris de flammes impensées, et ma poussière chantera pour moi,
si je ne peux pas chanter alors l'occasion fébrile de
ta mort, toi qui dois être le plus mort, en mourant,
en cessant de signer les décrets, les condamnations à mort,
en cessant de commander les registres et les griefs anciens,
la liberté s'élèvera jusqu'aux fenêtres du jour, et le soleil
atteindra les ténébreux recoins d'exils lointains...

[Exil d'Ovide, 1982]

L'engany

*Jo sóc la dona forta de la Santa Escriptura.
(Mai no hi hagué més feble, més humil criatura.)
Mai no hi hagué un silenci més compacte que el meu
tancant els camins vívids a més crescuda veu.
Ells em motegen freda, i serena, i valenta.
I estic plena de pànic i de tristor calenta.
Ells són sens rels pregones, i sens força i sens pau.
Ells són el covard sempre, o el dolent, o l'esclau.
Ells són els vents aqueixos que ajuden tota flama,
ells, folls, els gots de l'ombra, la veu tensa que clama.
I jo no sé quin núvol equivocat i estrany
posà en mi l'aigua aquesta, de font que no em pertany.
Però mai no vaig dir-los: «Companys, també sóc terra.
De flama sóc i d'aigua, d'elements sempre en guerra...»
No els diguí la por meua a la nit, a la mort.
Prop de mi, no sabria que estic morint-me, el fort...
No és l'estil meu, sabeu-ho, lluir per la ferida
la vida.*

La tromperie

Je suis la femme forte de la sainte Écriture.
(Jamais il n’y eut de plus faible, plus humble créature.)
Jamais il n’y eut de silence plus compact que le mien
fermant les chemins vivaces à la voix la plus mûre.
Ils me narguent, froide, sereine et courageuse.
Et je suis pleine de panique et d’une tristesse brûlante.
Ils sont sans racines profondes, et sans force et sans paix.
Ils sont le lâche toujours, le méchant ou l’esclave.
Ils sont ces vents qui soutiennent toute flamme,
eux, les fous, les verres de l’ombre, la voix tendue qui clame.
Et je ne sais quel nuage erroné et étrange
a mis en moi cette eau, d’une source qui ne m’appartient pas.
Mais jamais je ne leur ai dit : « Camarades, je suis aussi de terre.
Je suis de flamme et d’eau, d’éléments toujours en guerre... »
Je ne leur ai pas dit ma peur de la nuit, de la mort.
Près de moi, jamais le fort ne saurait que je suis mourante...
Ce n’est pas mon style, vous savez, de montrer à travers la blessure
la vie.

Veu per a un fill nonat

*Fill meu remot, el no nascut de mare,
el no arrelat a aquesta carn de dona,
mai no engendrat, presència no viscuda,
jo et demane el silenci, jo no et cride...*

*He nascut massa vella. Vinc de l'ombra
i ja et portava al si l'ànima meua
quan la claror em va ferir els passos.
Vaig vindre amb tu, dual ja per a sempre.*

*Quin núvol vares ésser en els muscles
de la infantesa meua no esclatada!
(Ara et pregunte des de lluny per ella:
¿es va creuar amb tu, la vares veure?)*

*El nostre encontre —quan?— fon un misteri.
Jo somiava els braços de carn teua
com dues branques de dolçor pregona,
o com dos istmes de la llum quallada.*

*Però també et sentia fet cadena
al meu coll, fet d'amor que asfixiava.
Et sentia avançar cap al meu viure
interposat entre les veus dels altres...*

*I en mi romans, fet mur en l'invisible,
tancant la meua porta a l'abraçada,
gelós de l'home que podria dur-te
des del teu fons, des del llimac a l'aire.*

*Ai fill, ai mort, ai ànsia meua viva!
Què vols de mi, què dius que he de donar-te?
Quina animàlia ets dins de ma vida
devorant-me feréstec la tendresa?*

*Allunya't ja de mi, fill de silenci,
deixa'm ja sola, sense pes, crescuda.
Als llimbs d'infants nonats, pot ésser trobes,
companya i aguardant-te, ma infantesa.*

Voix pour un enfant non-né

Mon fils lointain, le non-né de sa mère,
le non-ancré dans une chair de femme,
non-engendré, présence non vécue,
ne parle pas, je ne t'appelle pas...

Je suis née trop vieille. Je viens de l'ombre
et déjà en son sein mon âme te portait
lorsque la lumière blessa mes pas.
Venue avec toi, duale à jamais.

Quel nuage as-tu été dans les muscles
de mon enfance privée d'éclosion !
(De si loin, pour elle je te demande :
t'a-t-elle croisé, est-ce que tu l'as vue ?)

Notre rencontre – quand ? – fond le mystère.
Souvent, j'ai rêvé des bras de ta chair,
tels deux branches d'une douceur profonde,
tels deux isthmes de lumière caillée.

Mais je te sentais aussi enchaîné
à mon cou, fait d'amour qui étouffait.
Je te sentais avancer vers ma vie
t'interposant entre les voix des autres...

Et tu restes en moi, dans l'invisible,
tel un mur, fermant ma porte à l'étreinte,
jaloux de l'homme qui, de ton puits d'ombre,
d'eau croupie, pourrait te rendre à l'air.

Mon fils ! hélas mort ! vivant désir !
Que me veux-tu ? Que dois-je te donner ?
Quelle sorte d'être es-tu dans ma vie,
qui farouche dévore ma tendresse ?

Éloigne-toi de moi, fils du silence,
laisse-moi seule, sans poids, vieillie.
Dans les limbes, tu trouveras peut-être,
compagne vigilante, mon enfance.

La paraula (I)

*Basta dir una paraula:
“pinetell” o “baladre”,
i el món sona més clar
que en claredats de rama.
Quina claror rentada
té el món a dins la boca!*

*Quina tremolor antiga
dir “ginjoler”, i sentir
la lluminosa distància
entre el color d’una branca
i el seu nom que en mi sona!*

*La paraula és el món
que surt ungit de la fonda
aurora constant de Déu
dins nosaltres, amants pàl·lids.*

*I som canyes humanes
que sona Déu, sonant-les,
quan parlem. Canyes fràgils,
però plenes de música.*

Le mot (I)

Il suffit de dire un mot :
« lactaire » ou « laurier »,
et le monde semble plus clair
que dans les clartés de la branche.
Quelle éclatante lumière
a le monde dans la bouche !

Quel frisson antique,
dire « jujubier » et sentir
la distance lumineuse
de la couleur d’une branche,
à son nom qui au fond de moi résonne !

Le mot est le monde
qui surgit, oint de la profonde
et constante aube de Dieu
en nous, pâles amants.

Et nous les hommes, nous sommes les roseaux
dont joue Dieu,
quand nous parlons. Frêles roseaux
pleins de musique.

La paraula (II)

*Girava aquella conversa:
—“La civada se moria,
i mans d’amor la lligaven,
deslligaven, i vivia.”—*

*i com més en parlaven,
més rams de plata, més sons
de civades lluentes
anaven i venien.
A força de paraules
dites en terra, a l’aire,
pels quatre camins del mar,
l’hora fresca, la fresca
de la primera aurora
de rius, d’ocelleries,
és sempre vasta i nova.
Si parlem, comentem
la claredat nombrosa
de la boca i les mans
de Déu, que parla, i és
amor de la paraula.
I aquella parla antiga
és un succès tan tendre
en les boques calentes,
com un calfred de verdor
sobre una soca negra.*

Le mot (II)

Cette conversation tournait ainsi :
– « L’avoine mourait,
et des mains d’amour la liaient,
la déliaient, et elle vivait. »

Et plus on en parlait,
plus des branches d’argent, plus de sons
d’avoines luisantes
allaient et venaient.
À force de mots
dits sur terre, dans l’air,
sur les quatre chemins de la mer,
l’heure fraîche, la fraîcheur
de la première aurore
de fleuves, de vols d’oiseaux,
est toujours vaste et nouvelle.
Si nous parlons, nous évoquons
la clarté nombreuse
de la bouche et des mains
de Dieu, qui parle, et qui est
amour de la parole.
Et cette parole ancienne
est un événement si tendre
dans les bouches brûlantes,
comme un frisson de verdure
sur une souche noire.

*I si em regirés amb tan sols un somriure?
Els gossos boigs del record
que m’envesteixen
sota l’atenta seda de l’aigua decursiva del temps
esdevindrien llum amb mil efigies burlaneres...
i em creuria lliure.
Sacsejo
la meua joia inhàbil al vent de l’horitzó
i em crec que somric.
Ser humà posat en Creu.
Uns folls vegetals ensopits giren sense fi...
¿Quina ciutat
on es queixen els vents
em suplica
amb estrany balanceig indecís?
Qui balla mentre jo pateixi?
Qui canta mentre jo xiscli?
Vull donar la seua veritat
a la que és la faç meva aquesta.
Vull que em cridin pel meu nom
no disfressat en forma estrangera.
Vull conèixer-me per fi
al bell mig de la sang i de les plagues
de la meua nua solitud desmesurada.
Però les flors que jo vull olorar em fugen.
Però la fruita que mossego m’escapça la integritat.
Però en eixir de la ciutat aquesta tinc les mans i el cor buits,
amb la ferida mortal
d’un univers que viu del seu morir. amb la ferida mortal
d’un univers que viu del seu morir.
I he cridat a ple pulmó
la meua revolta de finar.
He donat la volta a la clariana,
ara torno al primer arbre de ma vida
Els ulls i el terra
que deporta al fons de la seua obscura selva,
ja no sé més si encara existeixen
sepultats sota la neu del meu exili.
Desconeguda
i fressosa dels meus esquarтерats espers,
oposo al cel
l’escàndol
acceptat.
I aquell únic ocell dels boscos, mort,
abans del naixement en el meu pensament,
d’altres pensaments,
i les pedres,
i els homes,
i els desapareguts i els anorreats, i els joves impacients
cap no m’ha conegut.*

Et si je me retournais pour simplement sourire ?
Les chiens fous du souvenir
qui m’assaillent
sous l’attentive soie de l’eau fuyante du temps
ne seraient plus que lumière habitée de mille visages moqueurs...,
et je me croirais libre.
Je secoue
ma joie malhabile au vent de l’horizon
en croyant que je souris,
pauvre humain placé en croix.
De folâtres végétaux assoupis tournent sous un souffle sans fi...
Quelle cité
où se plaignent les vents
me supplie
dans un étrange balancement indecís ?
Qui danse pendant que je souffre ?
qui chante pendant que je crie ?
Je veux donner sa vérité
à cette face qui est la mienne,
Je veux qu’on m’appelle par mon nom
non travesti sous une forme étrangère,
Je veux enfin me connaître
au beau milieu du sang et des plaies
de ma solitude démesurée.
Mais
les fleurs que je veux respirer me fuient ;
Mais le fruit dans lequel je mords décapite mon intégrité.
Mais en sortant de cette ville j’ai les mains et le cœur vides
sous la blessure mortelle
d’un univers qui vit de son mourir.
Et j’ai crié à pleins poumons
ma révolte de finir
J’ai fait le tour de la clairière,
je reviens maintenant au premier arbre de ma vie.
Les yeux et la terre
qui le fixaient au fond de sa sombre forêt
je en sais plus s’ils existent encore
ensevelis sous la neige de mon exil.
Inconnue,
et bruissante de mes espoirs mis en pièces
j’oppose au ciel
le scandale
accepté.
Et cet unique oiseau de bois, mort,
avant la naissance dans ma pensée
d’autres pensées,
et les pierres,
et les hommes, mes semblables,
les disparus et ceux d’aujourd’hui et les jeunes impatients
m’ont rejetée.

Aleshores
la meua estació novella
(ja sobre l'aden)
ha pres el camí de la lenta nuvolada
dins la rellescada de llurs mandroses mentides...
I aquell ésser que crec soc jo
va i ve, veu, somnia
i s'esgarria
en ell mateix fins a abastar el silenci
d'aquell infant perdut,
randes esquitxades de la joia.
Les paraules,
totes les paraules dels homes,
cremades a la foguera del seu cor.
I l'infant aleshores
torna a agafar el solitari joc de cartes del món.

[Catalan review, North American
Catalan Society, New York, 1989,
Jocs de convit, 1990]

Alors
ma saison nouvelle
(déjà sur son adieu)
a pris le chemin du lent voyage des nuages
dans les faux-pas de leurs mensonges paresseux.
Et cet être que je crois être moi
va et vient, regarde, rêve
et s'égare
en lui-même jusqu'à ce qu'il atteigne le silence
de cet enfant perdu.
Dentelles déchirées de la joie.
Les paroles
toutes les paroles des hommes
brûlées au bûcher de son cœur.
Et l'enfant, alors,
reprend en mains le solitaire jeu de cartes du monde.

[Traduction de l'auteure, 1988]

Aprenentatge

*Rossinyol, petit poeta,
potser sense adonar-me’n, de tu he après
aquests silencis llargs
mentre bat tan de ple el sol de la vida.*

*Potser, sense adonar-me’n, això he après
de la teva paciència emboscada
entre branques fulloses:
l’espera d’una fràgil quietud
on els mots troben el seu fil de plata
—el germà fosc del teu cant resplendent.*

Persistència

A Josep Palau i Fabre

*No tanquem les farmàcies.
Molt pocs són els qui venen a cercar-hi remeis
o bé un toc de bellesa.
Cada remei, però, l’hem preparat a mà
en morters d’alquimista
amb herbes amagades, amb oloroses murtres
i baies amarg-dolces de ginebró i llorer.
Si hi entressin, tan sols, en alts pots artitzats
quina aroma profunda els sobtaria!
Tossuts apotecaris, gaudim bescanviant
els daurats líquids, les arrels retortes.
Fins i tot convoquem
de tant en tant a festa, i regalem a dojo
l’ambre i el foc d’aquest vell alambí
força cansat: el cor.*

[Arietta, 1996]

Apprentissage

Rossignol, petit poète,
peut-être à mon insu ai-je appris de toi
ces longs silences
tandis que cogne le soleil de la vie.

Peut-être à mon insu ai-je appris de toi
ta patience embusquée
entre des branches feuillues :
l’attente d’une fragile quiétude
où les mots trouvent leur fil d’argent
— le frère obscur de ta chanson resplendissante.

Persistence

À Josep Palau i Fabre

Ne fermons pas les pharmacies.
Rares sont ceux qui viennent y chercher des remèdes.
ou bien une touche de beauté.
Pourtant, chaque remède a été préparé à la main.
dans des mortiers d’alchimiste
avec des herbes secrètes, des myrtes odorants,
et des baies douces-amères de genièvre et laurier.
S’ils entraient, seulement, dans ces grands pots faits avec art
quel arôme profond les surprendrait !
Apothicaïres têtus, nous nous plaïsons à échanger
les liquides dorés, les racines retorses.
Nous invitons même
de temps à autre à une fête, et offrons à l’envi
l’ambre et le feu de ce vieil alambic
si las qu’est le cœur.

[Arietta, 1996]

*Hauràs de tornar a escriure
l'obscur epíleg de la teva lògica,
ja que ignores, encara, noms d'ocells
I d'eines oblidades de conreu.
El déu de les mans buides ha tornat
cercant el que no has escrit encara.
Hauràs de prendre al desencís la pròpia,
desitjada grandesa, ja que, sempre,
a les teves històries hi surten
columnes i ponents,
un vell costum de solitari.*

*Graduaràs la llum
i tu seuràs a l'ombra.
Si obres o bé ajustes porticons,
si corres una mica les cortines.
Potser també encenent algun dels llums
en un racó perdut. Si ho fas amb cura
podràs aconseguir de formar part
de la penombra i rebre les visites.
Però si hi ha un bell rostre entre els qui venen
i tots en són de bells els que tu estimes -
obriràs les finestres
perquè la cambra s'ompli de la música
que fa la llum en colpejar el silenci.*

Il faudra que de nouveau tu écrives
le sombre épilogue de ta logique,
puisque tu ignores encore des noms d'oiseaux
et des outils rustiques oubliés.
Le dieu aux mains vides est de retour
cherchant ce qu'il te reste encore à dire.
Il faudra assumer ta déception,
la grandeur désirée, puisque, toujours,
tes histoires sont pleines
de colonnes et de couchants,
vieille habitude de solitaire.

Tu régleras la lumière
et t'assiéras à l'ombre.
Si tu ouvres ou ajustes les volets,
si tu tires un peu les rideaux.
Peut-être en allumant quelques lumières
dans un recoin. Si tu le fais soigneusement
tu pourras faire partie de la pénombre
où recevoir tes visiteurs.
Mais si parmi eux s'annonce un beau visage,
— et si tous ceux que tu aimes sont beaux —
tu ouvriras les fenêtres
pour que la pièce s'emplisse de la musique
que fait la lumière en heurtant le silence.

*Qui em dicta les paraules quan et parlo?
Qui m'incrusta de gestos i ganyotes?
Qui parla i fa per mi? És la Impostora.
M'habitava sense que jo ho sabés
fins que vingueres. Llavors va sorgir
de no sé quines golfes, com una ombra,
i em posseeix com un amant tirànic
i em mou com el titella d'una fira.
I sovint, al mirall, la veig a Ella
rescatada de no sé quina cendra.
No li facis cap cas quan Ella et parla,
encara que m'usurpi veu i rostre.
I si et barra la porta de sortida
amb el seu cos amorós i brutal
cal que la matis sense cap recança.
Fes-ho per mi també i en el meu nom:
Jo la tinc massa endins i no sabia
aturar-me al lllindar del suïcidi.*

[La germana, l'estrangera, 1985]

*Qui me dicte les mots quand je te parle ?
Qui incruste des gestes et de grimaces ?
Qui parle, agit pour moi ? C'est l'Imposteur ?
Elle m'habitait, je ne le savais pas.
avant ta venue. Mais Elle a surgi
de je ne sais quel grenier, comme une ombre,
me possède comme un amant despote,
me fait bouger comme un pantin de foire.
Souvent, dans le miroir, je la vois, Elle,
rescapée de je ne sais quelle cendre.
Ne l'écoute jamais quand Elle te parle,
bien qu'Elle usurpe ma voix et mon visage.
Si Elle se met en travers de la porte
de tout son corps aimant et brutal
tu dois la tuer sans aucun remords.
Fais-le pour moi aussi et en mon nom :
Elle est en moi trop profond et je ne
Saurais m'arrêter au seuil du suicide.*

[Trois fois rebelle, trad. Annie
Bats, 2013]

Sobre una pintura de Frida Kahlo

*Tinc dins del cap un cap d’home,
—matriu sense camí!
Donar-lo a llum em mata,
Servar-lo em fa morir.*

*No és cap home, és un nen,
clavat com una dent.
Si no neix em devora per dins,
si neix m’esbotza el crani i el cervell.*

*Enmig del seu front un ull
em vigila glaçat
perquè cap culpa no m’exiliï
d’aquest vell paradís.*

[Desglaç, 1997]

Sur une toile de Frida Kahlo

J’ai dans la tête une tête d’homme,
— matrice sans issue !
La mettre au monde me tue,
la conserver me fait mourir.

Ce n’est pas un homme, c’est un enfant,
enfoncé comme une dent.
S’il ne naît pas, il me dévore de l’intérieur,
s’il naît, il me brise le crâne et le cerveau.

Au milieu de son front un œil
me surveille glacial
afin qu’aucune faute ne m’exile
de ce vieux paradis.

[Dégel, 1997]

La veu

*Se’n van els veus sense a penes dir res,
Com de puntetes, cap a regions ignotes
D’on ja no torna més la seva veu.
És llavors que planyem el poc que d’ells sabem:
Ben poc han parlat, ben poc ens han dit.
Del silenci que els ha engolit en tornen
Sols frases incompletes, mots somorts.
Res no ajuda a refer la seva veu.
O potser no n’hi ha hagut, de missatge,
O bé era tan endins, sota capes tan incertes,
que intocat se l’han endut terra avall
i segellat ja per sempre.*

*Cada presència esdevé així espectral
i som tos ombres rodaires de cap a cap de la vida:
sers esbrancats del silenci que al silenci tornem
sense a penses haver obert els llavis de la veu.*

In memoriam Francesc Català

[Les Anelles dels anys, 1991]

La voix

S’en vont les vivants en ne disant presque rien,
comme sur la pointe des pieds, vers des régions ignorées
d’où ne revient plus leur voix.
C’est alors que nous regrettons d’en savoir si peu sur eux :
Fort peu ils ont parlé, fort peu ils nous ont dit.
Du silence qui les a engloutis ne nous reviennent
que des phrases incomplètes, des mots ternes.
Rien ne nous aide à reconstruire leur voix.
Ou peut-être de message, il n’y en a pas eu,
ou alors il était si enfoui, sous des couches si vagues,
que, intact ils l’ont emporté au plus profond de la terre
où il est à jamais scellé.

Chaque présence devient ainsi spectrale,
nous sommes tous des ombres errantes d’un bout à l’autre de la vie :
des êtres ébranchés du silence qui au silence reviennent
sans presque avoir ouvert les lèvres de la voix.

In memoriam Francesc Català

[Les Cernes du temps, trad.
Jep Gouzy, 1999]

Derelict

*Ajupida damunt meu,
el teu cap puja i baixa
amb ritme de metrònom,
però de tant en tant s'atura
i em clava els ulls
per veure com va tot:
a dia d'avui,
que ets sinó aquesta
imatge supervivent
que ens acosta més
que si estiguéssim junts?*

[Angles morts, 2007]

Épave

Penchée sur moi,
ta tête monte et descend
avec une régularité de métronome,
mais de temps à autre elle s'arrête
et me dévisage
pour voir comment ça va :
à ce jour,
qu'es-tu sinon cette
image qui survit
et nous rapproche plus
que si nous étions ensemble ?

[Angles morts, trad. Bernard
Lesfargues, 2008]

Enigma

*Un poema.
Només demane un poema.
Uns mots que em diguen
perquè aquest enigma del ser,
aquesta rara consciència
que l’ànima em perfora
com si fos l’explosiu
d’una mina secreta,
ha estat tants anys
a redós d’una quimera,
com si jo fos un espectre
oblidat, un cos sense ulls
en les òrbites, un immens silenci
de cim blanc.
Només un poema.
Uns mots per explicar-me
allò inexplicable: com he pogut estar
tants anys a l’ombra del vell arbre
de la mort, ressec, en un bosc fosc,
tan lluny dels prats del sol
d’herba fresca i vida plena.
Un poema.
Només un poema.*

Énigme

*Un poème.
Je ne demande qu’un poème.
Quelques mots qui m’expliquent
cette énigme de l’être,
cette conscience rare
qui transperce mon âme
comme l’explosif
d’une mine secrète,
depuis tant d’années
à l’ombre d’une chimère,
comme si j’étais un spectre
oublié, un corps sans yeux
dans les orbites, un immense silence
sur la crête blanche.
Rien qu’un poème.
Des mots pour m’expliquer
l’inexplicable : comment j’ai pu passer
tant d’années à l’ombre du vieil arbre
de la mort, desséché, dans une forêt sombre,
si loin des prairies du soleil
d’herbe fraîche et de vie pleine.
Un poème.
Rien qu’un poème.*

Tota la llum

*L’incessant tritlleig de l’amor,
el mar en foc que alça el bull,
el vent lliscant entre les urpes del falcó,
l’alabarda de plata en la borrasca,
la terra ignota de la carn
com saó d’afortunada descoberta.*

*El somriure d’agulles de la pell,
l’obstinat deliri dels ulls,
la sala d’espera on seu el desig,
els llavis del delit impacient,
entendre que també en la fosca
hi ha un sol a recer del dolor.*

*La sang del somni en les venes de l’estiu,
el risc vermell d’incendi extrem,
la gelosia del jo que ahir va tenir-te,
la plenitud del sexe que ens fa ser qui som,
les dernes del temps en l’espill que ens acull,
la serenor de l’aigua, el trasbals del cel.*

Tota la llum.

[El llamp a la lluern, 2021]

Toute la lumière

L’incessante trille de l’amour,
la mer en feu qui bout,
le vent glissant entre les griffes du faucon,
la hallebarde d’argent dans la tempête,
la terre inconnue de la chair
comme une heureuse découverte.

Le sourire d’aiguilles de la peau,
le tenace délire des yeux,
la salle d’attente où siège le désir,
les lèvres de l’impatient plaisir,
comprendre que même dans l’obscurité
il y a un soleil où s’abriter de la douleur.

Le sang des rêves dans les veines de l’été,
le risque rouge d’incendie extrême,
la jalousie du moi qui hier t’a possédée,
la plénitude du sexe qui fait de nous ce que nous sommes,
les morceaux du temps dans le miroir qui nous accueille,
la sérénité de l’eau, le tumulte du ciel.

Toute la lumière.

[La Foudre dans la lucarne,
2021]

I

*soc com el tro
gemegós que braola en la vall
foll de terror
jo soc la vall*

*com el rampí
cec entre pedres
que ensopega amb el terròs*

*soc la foradada
vertiginosa que escup
aigua en un salt magnífic*

*jo soc el salt
no soc res més:
una carolina molla
que aguanta la pluja
tristament*

*l’incendi s’apropa
cendres cortines de fum
bafarades d’escalfor
l’incendi s’apropa i els merlets
buits les torrasses soles
l’incendi, la por
cavalls que s’escapen*

*immòbils des de temps immemorials
crepuscles encesos
vena oberta, vísceres, cavernes
el vermell que tot ho rega
silencis*

*dos sols surant per calitges
talment dos cors*

*el fred altioplà de gel
la seda taronja suaument onejada
el bleix tenebrós de la mar gegantina
fumeroles negres cap al bronze del cel*

*parlar d’amor, encara
i un saxo es manté
esgarrapant contra la nit*

*res com el foc, com la brasa
i la mà que l’agafa i es crema
el dolor
i no pas l’agònica successió
de flames i dies
incombustibles
i un aire inflammat a dins
la perversa impotència
d’un fat que no és sinó espera*

I

*je suis comme le tonnerre
chuchotant qui gronde dans la vallée
fou de terreur
je suis la vallée*

*comme le râteau
aveugle entre les pierres
qui trébuche sur la motte*

*je suis le trou
vertigineux qui crache
de l’eau dans un saut magnifique*

*je suis le saut
je ne suis rien d’autre :
une coronille humide
qui supporte la pluie
tristement*

*le feu approche
cendres rideaux de fumée
bouffées de chaleur
l’incendie approche et les créneaux
vides les tours seules
l’incendie, la peur
chevaux qui s’échappent*

*immobiles depuis des temps immémoriaux
crépuscules embrasés
veine ouverte, viscères, cavernes
le rouge qui baigne tout
de silences*

*deux soleils flottant sur des brumes
comme deux cœurs*

*le froid plateau de glace
la soie orange ondulant doucement
le souffle ténébreux de la mer gigantesque
des fumerolles noires vers le bronze du ciel*

*parler d’amour, encore
et un saxo
grattant contre la nit*

*rien de tel que le feu, comme la braise
et la main qui le tient et se brûle
la douleur
et non la succession agonisante
de flammes et de jours
incombustibles
et un air enflammé dans
l’impuissance perverse
d’un destin qui n’est qu’attente*

Montserrat Abelló (Tarragone, 1918 - Barcelone, 2014) est amenée à suivre son père officier de marine à Cadix, Londres et Carthagène, mais c’est l’Angleterre qui sera décisive par l’apprentissage de la langue qui fera d’elle une grande traductrice de l’anglais. Essentiellement poète, il ne néglige pas pour autant l’autobiographie, avec *La cambra insomne* (1992), prix Antoni Bru ; *Com l’angèlica* (2008) ; et *Foc de magranes* (2024), ni la fiction, avec un livre de nouvelles, *Ahir van ploure granotes* (1997), prix Salvador Espriu, et deux romans, *A foc lent* (2004), prix de littérature érotique de Vall d’Albaida et *Una nit entre les nits* (2006). Durant ses études de lettres, elle fait la connaissance de Carles Riba et, en 1936, elle enseigne l’anglais à Valence. Pendant la guerre d’Espagne, elle s’exile au Royaume-Uni, puis au Chili, où elle vit de nombreuses années. De retour en Catalogne en 1960, elle se consacre à l’enseignement et surtout à l’écriture et à la traduction. C’est à travers la traduction principalement de Sylvia Plath mais aussi d’Adrienne Rich, Anne Sexton, Margaret Atwood, Emily Dickinson, qu’elle entre en poésie. Elle publie donc relativement tard, tout en construisant une œuvre dense et marquante. Son premier recueil, *Vida diària* (1963), aborde la vie domestique et l’intimité féminine, tandis que *Cants d’arrel* (1985) et *El blat del temps* (1986) explorent la mémoire et la condition humaine. Suivent *L’arrel de l’aigua* (1995) et *Dins l’esfera del temps* (1998), recueils dans lesquels se conjuguent le passage du temps, la mémoire et l’expérience personnelle, jusqu’à la publication d’*Al cor de les paraules. Obra poètica 1963-2002*. Enfin, elle publie en 2006 *Poemes d’amor. Antologia*. La critique a parfois cherché à lui apposer une étiquette de féministe du simple fait qu’elle faisait parler l’expérience domestique, le quotidien, le corps et l’amour. Elle n’en est pas moins une poétesse universelle qui laisse son empreinte en évoquant avec sensibilité la fugacité de l’expérience humaine et la persistance des souvenirs, dans un langage dépouillé, sobre et lucide, qui donne toute son intensité à ses vers. Lauréate de plusieurs récompenses, elle a reçu le Prix d’honneur des Lettres catalanes en 2008.

Jaume Agelet i Garriga (Lleida, 1888 - Madrid, 1981) suit des études de droit à Madrid, puis entre en 1920 dans la carrière diplomatique, qui le conduit à servir dans plusieurs capitales : Vienne, Mexico, Washington, La Haye, pour finalement s’établir à Paris à partir de 1935. Son œuvre s’inscrit d’emblée dans la lignée du Noucentisme, tout en intégrant des éléments symbolistes et populaires. Son passage à Madrid à la Residencia de Estudiantes le met en contact avec Antonio Machado, Juan Ramón Jiménez et Federico García Lorca,

le conduisant à explorer un style plus intérieur, plus pur et plus sensible. Il publie d’abord une poésie civile, influencée par le romantisme, avec *Domassos al sol* (1924), avant d’évoluer vers une écriture plus essentielle et métaphorique qui tisse des correspondances secrètes à la manière du symbolisme français, tout en puisant son inspiration dans les rues, les brumes, les lumières, les bruits et les paysages de sa Lleida natale. Il publie *La tarda oberta* (1927), *Hostal de núvols* (1931), *Els fanals del meu sant* (1935), *Rosada i celístia* (1949), *Pluges a l’erm* (1953), *L’escalf del graner* (1955), rassemblés dans son *Obra poètica* (1924 - 1955). Il poursuit son œuvre en publiant : *Fauna i flora* (1959), *Fonts de lluna* (1960) considéré comme l’un de ses livres les plus intenses, *La gàbia de la falla* (1964), *Hort vell* (1968), et *Ocells al teulat* (1970). Ses *Poesies completes* paraissent en 1984, complétées en 1993 par cent poèmes inédits.

Ramon Guillem i Alapont (Catarroja, Horta Sud, 1959 - 2024) suit d’abord des études d’Histoire et de Géographie à l’Université de Valence. À la fin des années 1970, il publie des poèmes en espagnol dans la *Nueva Revista de Literatura*, puis passe à une écriture catalane engagée, quand prend fin la dictature. Il travaille comme archiviste à Catarroja de 1980 jusqu’à sa mort, tout en exerçant des fonctions importantes dans le milieu littéraire : vice-président de l’Association d’écrivains d’expression catalane (AELC - Associació d’Escriptors en Llengua Catalana) pour le la région de Valence (2005–2013), vice-président de l’Association des Bibliothécaires Valenciens, et directeur de la collection de poésie des éditions Perifèric. Parmi ses recueils, il faut compter *D’on gran desig s’engendra* (1985), prix Vila d’Alaquàs 1984 ; *L’hivern remot* (1987 et 2001) ; *Les ombres seduïdes* (1990) ; *Terra d’aigua* (1993 et 2017) prix Ausiàs March, Crítica Serra d’Or et Crítica dels Escriptors Valencians ; *Solatge de sols* (1999), prix Crítica dels Escriptors Valencians ; *Maregassa* (2002) ; *Celebració de la mirada* (2005), prix Vicent Andrés Estellés dans le cadre des prix Octubre ; *Abisme i ocell* (2010), prix Vicent Andrés Estellés de Burjassot et prix Crítica dels Escriptors Valencians de Poesia ; *La set intacta* (2014), prix Maria-Mercè Marçal ; *La febre dels dies* (2018), prix Ciutat de València Maria Beneyto ; *Fugaç* (2019), prix Alfons el Magnànim ; *El llamp en la lluern*a (2022) ; *Carn d’oblit* (2025) prix Ibn Hafaja Ciutat d’Alzira ; et, à titre posthume, *Ales* (2025), son testament poétique composé quelques mois avant sa mort. Cette poésie, profondément symboliste, interroge la vie secrète du monde, ses ombres, ses paysages silencieux. Il y explore les souvenirs, la saisie de l’instant et interroge la capacité de la voix poétique à

dire la relation conflictuelle entre la pensée et la réalité, avec une économie de moyens qui confinerait presque à la sécheresse, tant elle épure le langage, si elle ne faisait preuve d’une musicalité qui conjure la froideur et l’ombre de la mort en exaltant la lumière, le désir et le triomphe de la vie.

Maria Àngels Anglada (Vic, 1930 - Figueres, 1999) étudie les lettres classiques à l’Université de Barcelone et nourrit son écriture d’un solide bagage gréco-latin. Elle enseigne le grec et la littérature, tout en menant une intense activité littéraire de romancière, poète et essayiste depuis Figueres, où elle vit jusqu’à sa mort en 1999. Son œuvre se distingue par une écriture soignée, un profond humanisme et une constante réflexion sur l’écriture, sur la mémoire historique et les drames du xx^e siècle (nazisme, guerre, génocides), qu’elle conçoit comme une résistance contre l’oubli et l’indifférence. Son premier roman, *Les Closes* (1979), remporte le prix Josep Pla. Elle publie ensuite *Sandàlies d’escuma* (1985), *L’agent del rei* (1991), un récit historique, *Quadern d’Aram* (1997), un roman poignant sur le génocide arménien, et à titre posthume, en 2000, *El violí d’Auschwitz* (1994), son œuvre la plus connue, traduite en de nombreuses langues. Malgré une œuvre romanesque conséquente, elle se définit avant tout comme poète ; une poète qui écrit des romans et revendique la filiation de Carles Riba, Salvador Espriu, et des Italiens Salvatore Quasimodo et Giorgio Bassani (1916 - 2000). Son œuvre poétique est brève mais intense : *Diptic*, en collaboration avec Núria Albó (1972), un recueil engagé qui situe la Catalogne, au cœur du grand débat international sur des questions de justice sociale et politique. On y trouve, entre autres, la dénonciation du manque de liberté du peuple catalan, celle de la guerre du Vietnam et de l’extermination juive ; *Kyparissia* (1980) ; *Sandàlies d’escuma* (1985) ; *Columna d’hores* (1990) ; et *Arietta* (1996). Sa poésie complète est éditée en 2009. Chaque poème tente d’atteindre la perfection formelle et artistique, dans une langue précise, nuancée, musicale et sonore. À quelqu’un qui lui avait demandé en quoi sa poésie était féminine, elle avait répondu : « Il n’y a pas de poésie masculine ou féminine. Il y a de la poésie, ou il n’y en a pas. »

Clementina Arderiu (Barcelone, 1889 - 1976), née au sein d’une famille d’argentiers, apprend très tôt le métier, tout en étudiant les langues, le piano et la musique. Grande lectrice, elle publie son premier poème en 1911 et elle est vite incluse dans des anthologies de poésie catalane contemporaine. En 1916, elle publie son premier recueil, *Cançons i elegies*, et épouse le jeune Carles Riba. Pendant la guerre d’Espagne, de 1939 à 1943, les deux poètes

s'exilent avec leurs quatre enfants en France, avant de devenir à leur retour des artisans de premier plan de la résistance culturelle catalane au franquisme. Avant ces épreuves, c’est par Carles Riba qu’elle est introduite dans les cercles intellectuels, évoluant d’un style initialement noucentiste vers une approche plus personnelle, mêlant influences postsymbolistes et poésie populaire, qui se distingue par une exaltation de la vie quotidienne, en équilibre entre la tradition et une sensibilité moderne, perceptible dans son style concis, maîtrisé, qui confère à ses vers une grande puissance expressive et ouvrira la voie à bien des femmes poètes. Le féminisme a, en effet, vu en elle une pionnière, dans la façon dont s’exprime la subjectivité féminine. Son œuvre, intense, est néanmoins brève. On lui doit *L’alta llibertat* (1920). *Poemes* (1936), qui rassemble ses précédents livres, ainsi qu’un recueil inédit, *Cant i paraules*. En 1938, elle remporte le prix Joaquim Folguera pour *Sempre i ara*, publié en 1946, puis inclus dans *Poesies completes* (1952). Suivent *És a dir* (1959), prix Óssa Menor (1958) et Lletra d’Or (1960) et *L’esperança encara* (1969). En 1973, elle réunit l’ensemble de ses œuvres dans *Obra poètica*.

Maria Beneyto i Cuñat (Valence, 1925 - 2011) grandit à une période marquée par la guerre d’Espagne et la répression franquiste. Elle commence à publier dans les années 1950, et devient rapidement l’une des rares voix féminines valenciennes reconnues dans le mouvement de renaissance culturelle et littéraire en catalan. Dès son premier ouvrage, *Altra veu* (1952), elle affirme une voix très personnelle, marquée par l’introspection. *Cant temporal* (1956) donne voix à des interrogations existentielles et métaphysiques sur la mort, le temps, la solitude, que confirmeront *Elegies de la pedra quebradissa* (1958), *Ratlles a l’aire* (1967), *Vidre ferit de sang* (1977) récompensé par le prix Ausiàs March de poésie ; *Després de soterrada la tendresa* et *Poemes de les quatre estacions* (1993), *El temps és una imatge indestriable* (2001), où s’exprime l’expérience intime de la femme dans une société patriarcale. C’est d’ailleurs tout le sens de son unique roman, *La dona forta* (1967). Une profonde intériorité s’unit à une conscience historique et collective, marquée par les blessures de la guerre, la souffrance de la répression, dans une langue raffinée et dense, influencée par la poésie symboliste et existentielle. En 1992, elle reçoit le prix des Lettres valenciennes pour l’ensemble de son œuvre.

Blai Bonet (Santanyí, Majorque, 1926 - 1997) entre à 10 ans au séminaire de Palma, où il découvre les classiques latins et grecs. Atteint de tuberculose, il quitte définitivement

le séminaire à 22 ans, après des séjours réguliers au sanatorium de Caubet, et mène ensuite une vie discrète, consacrée à l'écriture et à la lecture. Toute son œuvre, marquée par la maladie, témoigne d'une tension à la fois charnelle et mystique qui renouvellera profondément la littérature catalane de l'après-guerre. *El mar* (1958), qui relate son adolescence dans un sanatorium pour tuberculeux, érige le récit en allégorie de la guerre, de la répression et du désir. Ce roman qui constitue un témoignage dur et poétique d'une génération marquée par la maladie et la guerre deviendra un classique incontournable. En 1960, il s'installe à Barcelone, et trois autres romans marquent son œuvre : *Judas i la primavera* (1963), *Míster Evasió* (1969) et *Si jo fos fuster i tu et diguessis Maria* (1972). Cependant, c'est sa poésie qui explore le mieux ses préoccupations et fait dialoguer la spiritualité chrétienne avec l'érotisme et le désir, le corps avec la maladie, la sexualité et la mort, tout en réfléchissant à la poésie et la fonction de l'art dans la société. Sa poésie dense, baroque, parfois complexe, est toujours vibrante d'émotion. Elle s'ouvre avec *Quatre poemes de Setmana Santa* (1950) qui s'inscrit dans la tradition mystique et symboliste, suivi de deux ouvrages cherchant à réconcilier religiosité et sensualité, *Entre el coral i l'espiga* (1952) et *Cant espiritual* (1953, prix Óssa Menor). S'ensuivent *Comèdia* (1960, prix national de la Critique 1969) et *L'Evangelí segons un de tants* (1967, prix Carles Riba 1965). Ce recueil inaugure un nouveau cycle et se poursuit avec *Els fets* (1974), qui interroge la condition humaine ; *Has vist, algun cop, Jordi Bonet a ca n'Amat a l'ombra?* (1976) ; *Cant de l'arc* (1979) ; *El poder i la verdor* (1981), puis *Teatre del gran verd* (1983). Son recueil pacifiste *El jove* (1967) lui vaut le prix Lletra d'Or et le prix national catalan de la critique et de la poésie). Dans *Nova York* (1991, prix Ville de Barcelone 1992) le poète explore l'univers urbain, la modernité et l'étrangeté. Il publie finalement *Sonets* (2000). La sensualité homosexuelle qui s'exprime de façon implicite dans cette œuvre a exercé une grande influence sur des auteurs plus jeunes, comme Biel Mesquida ou Maria-Mercè Marçal.

Joan Brossa (Barcelone, 1919 - 1998), après la guerre d'Espagne pendant laquelle il est blessé, commence à écrire et entre en contact avec des artistes et intellectuels antifranquistes, adoptant des postions antimilitaristes et opposées aux conventions bourgeoises, qui selon lui corsettent l'art de son époque. Dès lors, il entreprend de briser les frontières entre art et vie quotidienne par l'humour, le jeu, l'ironie, la parodie, le détournement et la fusion de tous les arts : la poésie n'est pas seulement parole, mais aussi image, geste,

objet, espace. Influencée par sa rencontre avec J. V. Foix, principal introducteur du surréalisme dans la littérature catalane avant la guerre avec Salvat-Papasseit, son œuvre déborde largement le cadre de la poésie écrite pour explorer les arts visuels, la performance et la poésie dite « objectuelle » (assemblage d'objets quotidiens transformés en poèmes tridimensionnels). Il collabore avec des peintres, des musiciens et des plasticiens, pour concevoir une œuvre interdisciplinaire. Brossa, inspiré par les surréalistes français, est le pionnier de la poésie visuelle : jeux typographiques, poèmes en forme de calligrammes qui doivent beaucoup à Apollinaire, lettres transformées en images. En 1948, il fonde le groupe d'avant-garde Dau al Set, aux côtés d'Antoni Tàpies, Modest Cuixart, Joan Ponç, Arnau Puig... Ses œuvres composites se retrouvent dans l'espace public : sculptures-poèmes, installations urbaines, comme les célèbres *Lletres gimnàstiques* sur la Via Júlia de Barcelone. C'est ainsi qu'il devient une figure majeure de l'avant-garde artistique et littéraire catalane, avec à son actif plus de quatre-vingts recueils, dont *Sonets de Caruixa* (1949) qui marque ses premières expériences langagières, dans un cadre formel. En 1970 paraît *Poesía rasa* qui rassemble dix-sept recueils antérieurs, puis en 1977 *Poemes de seny i cabell*, huit livres, *Rua de llibres*, 1980, sept livres et *Ball de sang*, 1982, huit livres. Il reçoit à cinq reprises le prix Crítica Serra d'Or de poésie, le prix Lletra d'Or (1981), le prix de la Ville de Barcelone (1987), la médaille Picasso de l'Unesco (1988) la médaille nationale des Beaux-Arts (1992), la Médaille d'or du Mérite des Beaux-Arts (1995) et la médaille nationale catalane du Théâtre (1998), pour une œuvre qui, avec constance, s'est voulue proche de l'absurde, a expérimenté le langage scénique, placé les objets au centre du jeu et refusé le réalisme traditionnel, sans pour autant s'interdire de sacrifier à l'art du sonnet.

Josep Carner (Barcelone, 1884 - Bruxelles, 1970). Fils unique d'un père journaliste et directeur de revue, il écrit pour *L'Aureneta* et remporte à 15 ans son premier prix des Jeux floraux de Barcelone. Licencié en Droit en 1902 et en Philosophie et Lettres en 1904, il devient le poète emblématique du *Noucentisme*, avec son recueil *Els fruits saborosos* (1906), considéré comme le jalon fondateur du mouvement. Son œuvre se diversifie avec *Llibre dels poetes* (1904), *Primer llibre de sonets* (1905), *Verger de les galanies* (1911), *Auques i ventalls* (1914), puis *El cor quiet* (1925), *Absència* (1957) et *El veire encantat* (1957). Primé plus de dix fois aux Jeux Floraux, de 1899 à 1933, il dirige plusieurs revues littéraires (*Catalunya*, *Empori*), et collabore avec *La Veu de Catalunya*. En 1911, désormais considéré

comme l'un des plus grands stylistes de la langue catalane, alliant richesse formelle, clarté et élégance, celui qu'on appelle après Verdaguer le « Prince des poètes catalans » intègre la Section philologique de l'Institut d'Études Catalanes et travaille à la codification et à l'enrichissement de la langue aux côtés de Pompeu Fabra, le grand réformateur de la langue catalane. En 1921, il devient diplomate, et occupe divers postes de vice-consul ou consul (Gênes, Costa Rica, La Haye, Le Havre, Hendaye, Beyrouth, Bruxelles et Paris). Lorsque la guerre d'Espagne éclate, fidèle à la République, il s'exile d'abord au Mexique avec sa seconde femme, la Belge Émilie Noulet – qui traduit son œuvre –, où il fonde la revue Orbe. En 1945, il se rend en Belgique, où il enseigne la culture hispanique et participe au gouvernement catalan en exil, avant de revenir brièvement en Catalogne peu avant de mourir en 1970 à Bruxelles. Il traduit Dickens, Shakespeare, Twain, Molière, Carroll, Defoe, parmi d'autres classiques.

Jordi Pere Cerdà (pseudonyme d'Antoni Cayrol ; Sallagosa, Cerdagne, 1920 - Perpignan, 2011) naît dans une famille paysanne en Catalogne du Nord. Toute son œuvre est consacrée à la défense du catalan, comme marqueur culturel de son identité et de son enracinement dans le paysage de la Cerdagne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il vit l'exil des réfugiés républicains et l'Occupation en Catalogne du Nord en fervent communiste. Instituteur de formation, il s'engage en littérature et bataille sur plusieurs fronts, se faisant dramaturge, prosateur, mais surtout poète. *Les cançons d'Ariadna* (1952), son recueil inaugural, annonce un lyrisme enraciné dans la nature et la mémoire du pays ; *Els camins de la saba* (1955) poursuit l'éloge de la terre, des racines, de la vie rurale, *El parany* (1965), plus sombre, se veut une réflexion aiguë sur les pièges de l'existence et l'expérience humaine. En 1992, il rassemble dans *Obra poètica* (1992) la majeure partie de sa production. Au théâtre, il met en scène la vie paysanne, sa dignité humaine et les tensions sociales qui traversent son temps. En prose, témoin des fractures du xx^e siècle, il évoque la mémoire des humbles et les paysages pyrénéens dans un style sobre et authentique, empreint d'une émotion contenue. En 1995, il reçoit le Prix d'honneur des Lettres catalanes, en reconnaissance pour son rôle dans la défense du catalan en territoire français.

Anna Dodas i Noguer (Folgueroles, 1962 - 1986) fait des études de littérature espagnole à l'Université de Barcelone, puis de musique et de guitare au conservatoire de cette même ville. Très jeune, elle se passionne pour la poésie et participe à la vie littéraire barce-

lonaise. En 1986, elle est assassinée avec une amie lors d'un voyage près de Montpellier. Celle qui promettait d'être une grande figure de la poésie catalane avait alors que 23 ans. Après sa mort, plusieurs poètes et critiques lui rendent hommage, soulignant la perte prématurée d'une voix singulière. Malgré sa brièveté, son œuvre s'avère d'une densité et d'une profondeur exceptionnelles. *Països de l'ànima* (1982) est récompensé par le prix Amadeu Oller à la première œuvre. Héritière de la tradition symboliste, sa poésie s'inspire de la contemplation de la nature. *El volcà*, publié en 1991 à titre posthume, et récemment réédité par LaBreu, offre un lyrisme d'une grande intensité, où dominent le feu, la passion, l'éruption vitale et la fragilité humaine. Elle y confirme son originalité et son potentiel. Son écriture est aussi marquée par sa sensibilité musicale. Par son intensité, elle a parfois été rapprochée de Maria-Mercè Marçal, bien que Dodas développe une voix plus métaphorique et onirique.

Salvador Espriu (Santa Coloma de Farners, 1913 - 1985) étudie le droit et les lettres classiques à l'Université de Barcelone. Il s'intéresse très tôt aux mythologies méditerranéennes (Égypte, Grèce), aux traditions bibliques et au symbolisme littéraire. Sa jeunesse et son œuvre sont marquées par la guerre d'Espagne, l'expérience du conflit, de la défaite républicaine et la dictature franquiste. On lui doit, après un premier opus intitulé *Israel* (1929) et composé en espagnol, *Ariadna al laberint grotesc* (1935), un récit mythologique et symbolique, *Antígona* (1939), une pièce de théâtre inspirée de Sophocle, lue comme une allégorie du drame espagnol. Mais il nous a surtout légué de la poésie dans une langue dense et dépouillée d'une grande puissance symbolique, et teintée de spiritualité : *Cementiri de Sinera* (1946) son recueil le plus emblématique, Sinera étant l'anagramme d'Arenys, la ville de son enfance, et devient le mythe de la patrie perdue et endeuillée ; *El caminant i el mur* (1954) ; *Final del laberint* et *Les hores* (1955). *La pell de brau* (1960), son œuvre la plus célèbre, livre une méditation sur l'Espagne, la souffrance collective et la réconciliation possible, et lui valut une grande notoriété internationale. Il publie finalement *Llibre de Sinera* (1963). Son œuvre de poète et de narrateur, largement reconnue en Catalogne, en Espagne et à l'étranger, lui vaut d'être candidat au prix Nobel en 1971 et en 1983. Parmi d'autres distinctions, il reçoit le prix Lletra d'Or (1956), le prix Montaigne, le Prix d'honneur des Lettres catalanes (1972), le prix Crítica Serra d'Or de poésie (1972) et la Médaille d'or de la Généralité de Catalogne (1980).

Vicent Andrés Estellés (Burjassot, 1924 - Valence, 1993) connaît, pendant la guerre d'Espagne, la faim et la mort de plusieurs

proches. À 18 ans, il part étudier le journalisme à Madrid et, de retour à Valence, il travaille pour le quotidien *Las Provincias*. Ses premières publications sont *Ciutat a cau d’orella* (1953), *La nit* (1956), *Donzell amarg* (1958) et *L’amant de tota la vida* (1966). À partir des années 1970, à la faveur de la fin du franquisme, il publie plus fréquemment encore : *Lletres de canvi* (1970), *Primera audició* (1971), *L’inventari clement* (1971), prix Ausiàs March 1966. En 1971 paraissent deux œuvres majeures : *La clau que obrí tots els panys* (qui contient *Coral romput*, inédit de 1957, une brève méditation sur la guerre, la mort et la destruction), couronné par le prix València en 1958, et *Llibre de meravelles*, son œuvre la plus connue, qui offre un regard à la fois tendre et dur sur la vie quotidienne à Valence, marqué par la censure franquiste. Suivent *Tenebres* (1972), *Les pedres de l’àmfora* (1974), prix Lletra d’Or 1975, *Manual de conformitats* (1977), *Balanç de mar* (1978), *Ofici permanent a la memòria de Joan B. Peset* (1979), *Cant temporal* (1980), *Les homilies d’Organyà* (1981), *Exili d’Ovidi* (1982), *Versos per a Jackeley* (1983), *Vaixell de vidre* (1984), *La lluna de colors* (1986) et *Sonata d’Isabel* (1990). Son œuvre en prose reste confidentielle, avec un roman *El coixinet* (1988), quelques pièces de théâtre, comme *L’oratori del nostre temps* (1978) et des mémoires : *Tractat de les maduixes* (1985), *Quadern de Bonaire* (1985) et *La parra boja* (1988). Enfin, en 1996 paraît *Mural del País Valencià*, une oeuvre monumentale en trois volumes qui célèbre la terre valencienne, son peuple, sa langue et sa mémoire historique. Il reçoit pour l’ensemble de son œuvre le Prix d’honneur des Lettres catalanes en 1978, la Creu de Sant Jordi en 1982, le Prix d’honneur des Lettres valenciennes en 1984. La poésie d’Estellés est facilement identifiable. Il parle au nom de peuple valencien, en lutte pour sa survie, pour sa culture et sa langue et dénonce l’oppression franquiste, tout en accordant une place de choix aux thèmes classiques : l’amour, la mort, le désir, la faim, la mémoire, qu’il mêle à de grands enjeux sociaux et politiques. Il parle ainsi sans détour du corps, de la nourriture, de la viande, de la vie vécue à partir de l’expérience physique, dans une perspective naturaliste. Son style se veut direct, passionné et universel. Il met en valeur le parler populaire et fait référence aux métiers et aux coutumes. Puisant son inspiration chez les classiques, d’Horace à Ausiàs March, sa rhétorique pratique la répétition, les longues énumérations, les parallélismes ; des procédés à la portée de tous qui font de lui un grand poète populaire.

Gabriel Ferrater (Reus, 1922 - Sant Cugat del Vallès, 1972) vit, après la guerre d’Espagne, à Barcelone, puis à Reus et à Paris, avant de

rentrer en Catalogne où il se suicide à l’âge de 50 ans. Homme d’une grande culture, polyglotte, passionné d’art, de linguistique et de mathématiques, proche des théories de Chomsky et de la linguistique générative, il enseigne la linguistique et la critique littéraire à l’université. Il traduit en catalan Kafka, Lautréamont, Queneau, Goethe, entre autres, et publie de nombreux articles sur l’art et la littérature. Poète seulement pendant une courte période : il écrit ses principaux recueils entre 1958 et 1968. Son œuvre, bien que brève, est d’une densité exceptionnelle : *Da nuces pueris* (1960), son premier recueil, se signale déjà par l’originalité du ton qui s’affirme dans *Menja’t una cama* (1962) et culmine avec *Teoria dels cossos* (1966), son recueil le plus célèbre. Ces trois livres sont réunis dans *Les dones i els dies* (1968), considéré comme un chef-d’œuvre de la poésie catalane contemporaine, qu’il contribue à faire entrer dans le mouvement la « Poésie de l’expérience » qui s’affirmera en castillan sous l’influence de Jaime Gil de Biedma. Cette poésie de la vie quotidienne, volontiers autobiographique évoque les amours, les désirs, les échecs, les amitiés et les souvenirs, avec un scepticisme teinté de réalisme, dans un langage clair, dépouillé, antirhétorique, influencé par la poésie anglo-saxonne, qui prétend reléguer le symbolisme triomphant de la première moitié du xx^e siècle, malgré les timides percées des avant-gardes importées de France et d’Italie. Sans atteindre la reconnaissance d’un Salvador Espriu ou d’un J. V. Foix, sa voix très différente, intime, directe et analytique, a fait de lui l’un des poètes catalans les plus influents du xx^e siècle.

Josep Vicenç Foix i Mas, qui signe J. V. Foix (Sarrià, 1893 - Barcelone, 1987) commence des études de droit qu’il abandonne rapidement pour se consacrer entièrement à la littérature. Il dévore les classiques catalans, latins, grecs, mais aussi Byron, Dante ou Baudelaire. À partir de 1916, il se rapproche des cercles intellectuels de Barcelone. Il fréquente alors la *Penya* de l’Hotel Continental, et collabore à plusieurs revues culturelles avant-gardistes, telles que *La Revista*, *Trossos*, *La Cònsola* ou *La Publicitat*, de la rubrique littéraire duquel il devient responsable en 1923. Il contribue à introduire en Catalogne des tendances artistiques modernes, notamment en participant aux expositions de Dalí et Miró, ainsi qu’à des traductions de poésie française contemporaine. Avant la guerre d’Espagne, sa production littéraire reste confidentielle : *Gertrudis* (1927) et *KRTU* (1932) ne sont que les émergences d’un vaste journal poétique commencé en 1918. La guerre interrompt son activité journalistique, l’obligeant à se consacrer à la pâtisserie familiale tout en poursuivant l’écriture. En 1947 paraît *Sol, i de*

dol, un recueil de sonnets, suivi de *Les irrealis omegues* (1949), *On he deixat les claus...* (1953), et *Desa aquests llibres al calaix de baix* (1964). Son écriture marie rigueur classique et plasticité symboliste, en se proposant de dépasser l’antinomie entre nouveauté et tradition : « Le nouveau m’exalte, et l’ancien m’énamoure », s’exclame-t-il dans l’un de ses sonnets les plus célèbres. Cependant, ce n’est qu’à partir des années 1950 qu’il devient une référence de l’avant-garde pour les nouvelles générations et jouit de la reconnaissance des institutions qui lui accordent le Prix d’honneur des Lettres catalanes (1973), la Médaille d’or de la Ville de Barcelone (1980), la Médaille d’or de la Généralité de Catalogne (1981) et le prix national des lettres espagnoles (1984). La même année, le parlement catalan propose son nom à l’Académie Nobel et il est fait par la France Chevalier de l’Ordre des Arts et des Lettres.

Felícia Fuster (Barcelone, 1921 - Paris, 2012), née dans une famille de pêcheurs, étudie à l’École des Beaux-Arts de Barcelone, puis s’installe à Paris en 1951, où elle vit jusqu’à sa mort. D’abord peintre abstraite, elle se révèle plus tard à la poésie avec *Una cançó per a ningú i trenta diàlegs inútils* (1984), un premier recueil finaliste du prix Carles Riba, qui évoque de façon poignante la déception amoureuse, en s’inscrivant dans une tradition post-sur-réaliste assez peu représentée en catalan, avec des images fortes. Suivent deux recueils dans la même veine, bien que plus méditatifs : *Aquelles cordes del vent* (1987), qui offre une réflexion sur le temps, la mémoire et le souffle poétique, ainsi que *I encara* (1992), qui approfondit sa méditation sur la condition humaine et lui vaut le prix Vicent Andrés Estellés de poésie. Son écriture au fil du temps se veut plus dépouillée, plus essentielle, comme en témoigne *Sorra de temps absent* (2000), sous l’influence du haïku. Sans maîtriser la langue japonaise, elle entreprend toutefois de traduire en catalan plusieurs poèmes japonais contemporains avec l’aide du traducteur Naoyuki Sawada. En 1993, elle traduit en catalan *L’Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar. De par son enracinement en France, entre deux langues et deux cultures, son style d’une grande liberté s’affranchit des grands modèles catalans et fait d’elle une figure originale de l’exil catalan. En 2001, elle publie son *Obra poètica 1984-2001*, qui rassemble ses principaux recueils. Aujourd’hui, elle est reconnue comme l’une des voix féminines majeures de la poésie catalane du XX^e siècle, à la croisée de l’avant-garde et de l’intimitése.

Francesc Vicenç Garcia i Ferrandis (Saragosse, 1579 - Vallfogona de Riucorb, 1623), arrive très jeune à Tortosa, d’où sa

famille est originaire, après la mort de son père. Il poursuit des études à Barcelone, avant d’être ordonné prêtre à Vic en 1605, où il est secrétaire de l’évêque Francesc Robuster. En 1607, il devient curé de Vallfogona de Riucorb, fonction qu’il occupe jusqu’en 1621. Nommé ensuite secrétaire de l’évêque de Gérone, Pere de Montcada, il obtient en 1622 un doctorat en théologie à Tortosa. Il introduit avec brio l’esthétique baroque dans la littérature catalane, à l’instar de ses modèles espagnols contemporains. Il compose des pièces d’une rare élégance comme le sonnet « *A una hermosa dama de cabell negre que es pentinava en un terrat ab una pinta de marfil...* » ou les « *Dècimes d’un galan a les llàgrimes d’una dama* », ainsi que des satires mordantes, des œuvres grivoises, obscènes ou grotesques, manifestant une créativité piquante et un humour provocateur. Parmi ses compositions formellement les plus complexes, il faut compter son *Desengany del món*, ainsi que son *Oració panegírica a Felip de Berga*. On lui doit également la *Comèdia famosa de la gloriosa verge i màrtir santa Bàrbara* jouée en 1617 à Vallfogona, qui constitue l’œuvre dramatique la plus significative du baroque catalan. Sa popularité grandit après sa mort et ses œuvres sont diffusées à travers divers *cancioneros*. La première édition imprimée en 1703 de *L’harmonia del Parnàs* lance le mouvement dit « du vallfogonisme », qu’imiteront de nombreux auteurs jusqu’au xviii^e siècle.

Rosa Leveroni (Barcelone, 1910 - Cadaqués, 1985) reçoit l’éducation d’une « filles de cette bourgeoisie encore heureuse » et publie ses premiers vers à 15 ans dans la revue pour la jeunesse *En Patufet*. À 19 ans, elle intègre l’École de bibliothécaires de Barcelone (1930 - 1933), où elle suit des cours auprès de Carles Riba et de Ferran Soldevila. Ces relations marqueront sa vie tant littéraire que personnelle. Son premier recueil, *Epigrames i cançons* (1938), avec un prologue de Carles Riba, révèle une voix intimiste, marquée par l’amour, la solitude et la nature, qui s’exprime avec sobriété. Le deuxième recueil, *Presència i record* (1952), avec un prologue de Salvador Espriu, est une œuvre marquante de la poésie féminine. Leveroni y aborde l’amour souvent déçu, la solitude, la mélancolie, le passage du temps, le désir de communion avec la nature, avec une émotion poignante saluée par ses pairs. En 1981, elle regroupe l’intégralité de sa production dans *Poesia*, avec une introduction de Maria Aurèlia Capmany et deux épilogues de Riba et Espriu. Bibliothécaire à l’Université autonome de Barcelone (1933 - 1939), avant d’être destituée lors des purges franquistes, elle reste active dans la résistance culturelle catalane, distribuant clandestinement les *Elegies de Bierville* de Riba, et collabore aux revues *Poesia* et *Ariel*. En 1947, elle remporte les Jeux Floraux de la langue catalane notamment à Londres, avec

Dotze cançons et à Paris avec *Tres poemes*. Essentiellement poète, Leveroni ne dédaigne pas la prose, écrit des nouvelles, des essais et des articles, dont quelques textes sur Ausiàs March, un recueil épistolaire, dont beaucoup seront publiés à titre posthume. Elle traduit également quelques auteurs anglosaxons et européens tels que T. S. Eliot, Aldous Huxley ou Boris Pasternak. En 1982, elle reçoit la Creu de Sant Jordi.

Raymond Lulle, en catalan Ramon Llull, (Palma de Majorque, *circa* 1232 - 1314) est philosophe, théologien, poète, missionnaire et apologiste. Il est surnommé le « Docteur illuminé », et béatifié en 1847 par le pape Pie IX. Très tôt remarqué à la cour d’Aragon, il est nommé précepteur de l’infant. Il mène une vie mondaine et compose des ballades en occitan. À la suite de plusieurs visions du Christ en Croix, il renonce en 1265 à son rang et vend ses biens pour se consacrer à la philosophie et la théologie. Il se donne pour mission la conversion des Musulmans et des Juifs. Il étudie l’arabe, l’hébreu et le latin. Il crée un système argumentatif universel, une « machine logique » appelée *Ars magna* (« Grand Art ou Grande technique »), conçue comme un outil visant à démontrer la vérité ou la fausseté d’une proposition, notamment la vérité chrétienne à des interlocuteurs de toutes cultures. Cette machine suppose une assimilation de la théologie à la philosophie, qui lui vaut attaques et condamnations. Il fonde à Valldemossa, sur l’île de Majorque, un couvent où il enseigne l’arabe et la philosophie afin de former des missionnaires. Il donne des conférences à travers l’Europe. En 1285 - 1286, il séjourne à Rome. Il entreprend une croisade personnelle en Europe, au Proche-Orient et au Maghreb, prêchant aux portes des mosquées et des synagogues. En 1286, il reçoit le titre de *magister* de l’Université de Paris. En 1291, il s'embarque pour Tunis où il prêche avant d’être expulsé. En 1295 il entre dans le Tiers-Ordre franciscain. De 1300 à 1302, il voyage à Chypre. En 1305, puis 1307, il entreprend de nouvelles prédications en Afrique du Nord qui lui valent emprisonnement, expulsion et un naufrage au large de Pise d’où il réchappe par miracle. En 1310, il donne des conférences à Paris. Il participe au concile de Vienne (1311 - 1312), avant de retrouver Tunis. Sa mort en 1315 reste inexpliquée : il meurt en mer, pour certains, durant son retour vers Majorque ; mais, selon d’autres, il aurait été lapidé à Tunis par une foule en colère. Écrivain prolifique, il est considéré comme l’un des plus grands savants du Moyen Âge et l’un des tout premiers auteurs à utiliser le catalan pour des textes philosophiques, théologiques et littéraires, contribuant notablement à son élaboration en tant que langue de culture. Il écrit aussi

en latin et en arabe. On lui doit, sur tous les sujets scientifiques, religieux, philosophiques, moraux ou pratiques, plus de deux cents ouvrages, certains perdus, publiés essentiellement à Paris, Montpellier, Majorque, Messine et plus rarement à Barcelone. Parmi ceux-ci, seul un petit nombre a été traduit et publié en français dont le *Livre des Merveilles*, qui inclut le *Livre des bêtes* (1287 - 1289, Paris), l'*Art bref* (1308, Pise), le *Livre du gentil et des trois sages* (1274 - 1276), le *Livre de l'enseignement des enfants* (1274), *Blaquerne*, dont fait partie le *Livre de l'Ami et de l'Aimé* (1276 - 1283), une prose lyrique et inspirée dont nous donnons ici les premières lignes.

Joan Maragall (Barcelone, 1860 - 1911), abandonne très tôt l’industrie textile qui a fait la fortune de sa famille pour se consacrer à la poésie et au journalisme, après des études de droit. Il collabore des périodiques comme *L’Avenç*, *Catalònia* ou *Luz*. Il incarne l’esprit moderniste dont il devient le porte-voix : une poésie libérée, tournée vers la vie et l’émotion authentique. Il défend avec ferveur une identité catalane ouverte sur l’Europe. En 1904, il remporte tous les prix des Jeux floraux de Barcelone et est ainsi nommé Maître en gai-savoir. Sa poésie, marquée par le vitalisme nietzschéen et l’esprit romantique germanique, s’inspire de la nature et de l’âme catalane. Sa théorie de la « parole vivante » valorise une écriture intuitive et spontanée plutôt qu’élaborée. On lui doit *Poesies* (1895), *Visions i Cants* (1900) qui célèbre les légendes catalanes, *Elogi de la paraula* (1903), *Les Disperses* (1904), *Enllà* (1906, prix Fastenrath 1910), *Oda nova a Barcelona* (1909), *Seqüències* (1911) et une dernière œuvre posthume : *Nausica* (1913). Il traduit Goethe, Novalis, Nietzsche, Schiller, ainsi que des œuvres musicales et littéraires, contribuant ainsi moderniser la langue catalane.

Ausiàs March (Valence ou Gandia, 1397 - Valence, 1459) est la figure centrale du Siècle d’Or valencien et de la littérature catalane de la fin du Moyen Âge. Issu d’une famille cultivée, son père Pere March et son oncle Jaume March II étant eux-mêmes poètes, il reçoit une instruction soignée. En 1419, il est fait chevalier et participe aux campagnes du roi Alphonse d’Aragon V en Sardaigne, en Corse, en Sicile et à Naples, avant d’exercer le rôle de fauconnier royal et de se retirer à Gandia pour se consacrer à l’écriture. Ausiàs March rompt avec la tradition provençale pour s’exprimer en catalan valencien dans un langage plus direct, dépouillé des clichés de l’amour courtois. Sa poésie, introspective et philosophique, explore la tension entre le désir et la morale, l’amour et la spiritualité. Elle comprend environ 128 à 143 poèmes conservés et, selon les

sources, regroupés en cycles thématiques. Il privilégie un style simple, parfois âpre, ancré dans le réel, en introduisant un lexique populaire tout en conservant une structure métrique rigoureuse. Ausiàs March exerce une influence décisive, non seulement sur la littérature de la Renaissance espagnole, du Boscán à Garcilaso de la Vega, en passant par Fernando de Herrera, mais aussi sur les poètes modernes.

Maria-Mercè Marçal (Ibars d’Urgell, 1952 - Barcelone, 1998) étudie les lettres classiques à l’Université de Barcelone. Elle épouse le poète Ramon Balasch i Pinyol, avec qui elle fond avec elle la désormais mythique maison d’édition Les llibres del Mall. Après leur divorce, elle partage sa vie avec la philosophe Josefina Birulés, aux côtés de laquelle elle milite dans les mouvements féministes, de gauche et indépendantistes. Enseignante et traductrice, elle fait connaître en catalan de grandes figures lesbiennes, comme Colette (1985), Marina Tsvetaieva, Leonor Fini et Marguerite Yourcenar, en 1992. Elle écrit un roman inspiré de la vie de la poète symboliste lesbienne Renée Vivien, *La passió segons Renée Vivien* (1994), aussitôt remarqué pour son style flamboyant. Maria-Mercè Marçal est une des voix les plus originales et influentes de la poésie catalane contemporaine. Elle fait preuve d’une profonde intensité lyrique conjugée à son engagement féministe et catalaniste. Elle publie d’abord *Cau de llunes* (1977), prix Carles Riba, qui contient déjà tout son univers poétique et annonce, dans le poème d’ouverture son « triple don » fondateur : « Je rends grâce au hasard de ces trois dons : être née femme, de basse classe, de nation opprimée. Et de ce trouble azur d’être trois fois rebelle. » Suivent *Bruixa de dol* (1979), *Terra de Mai* (1982), *La germana, l’estrangera* (1985), *Desglaç* (1997) et, à titre posthume, *Raó del cos* (2000), rassemblé par sa compagne. Sa poésie revendique la voix des femmes, la maternité, la sororité, l’amour lesbien, le corps. Elle associe la tradition populaire catalane, la mythologie et le symbolisme à une écriture qui ne va pas jusqu’à la rupture formelle avec les auteurs qui la précèdent, mais s’affirme par des images d’une grande force, faisant d’elle une référence incontournable de la poésie catalane, au centre de laquelle elle a contribué à inscrire la sexualité et le corps féminin.

Joan Margarit (Sanaüja, 1938 - Sant Just Desvern, 2021) exerce la profession d’architecte et enseigne à l’École d’architecture de Barcelone (ETSAB). Parallèlement, il élabore une œuvre poétique, qui compte près de trente publications. Il écrit d’abord en espagnol, entre 1963 et 1965, puis, à partir de 1987, presque exclusivement en catalan, avec *Cantata de*

Sant Just. Il se traduit lui-même en espagnol, ce qui lui donne une grande visibilité dans tout le monde hispanophone. Toujours en 1987, il publie *La dona del navegant*, prix Crítica Serra d’Or de poésie 1988 et *Llum de pluja*. Viennent quelques livres moins remarqués avant *Càlcul d’estructures* (2005), prix Crítica Serra d’Or de poésie 2006, *Casa de misericòrdia* (2007), prix national de poésie, *Es perd el senyal* (2012), *Des d’on tornar a estimar* (2015), *Un hivern fascinant* (2017) et *Animal de bosc* (2020). Son écriture s’inscrit dans le courant de la « Poésie de l’expérience », qui domine alors le paysage poétique castillan et dont les récits, toujours ancrés dans le réel, le plus souvent narratifs et autobiographiques, évoquent des sujets universels comme l’amour, la vieillesse, la mort, l’injustice sociale, le temps qui passe, sur un ton direct et dépouillé, qui gagne un public large. Nourrissant son œuvre de son vécu et de ses mémoires, il consacre plusieurs recueils à la perte de sa fille Joana (*Joana*, 2002). En 2018, il publie ses mémoires *Per tenir casa cal guanyar la guerra* et reçoit le prix Cervantes en 2019, la plus haute distinction littéraire du monde hispanophone.

Josep Sebastià Pons (Ille-sur-Têt, Roussillon, 1886 - 1962) est considéré comme le meilleur poète nord-catalan de sa génération, salué notamment par Josep Pla et Tomàs Garcés. Issu d’une famille de petits propriétaires terriens, il fait ses études à Perpignan, Montpellier, puis se rend à Madrid, où il rencontre Unamuno, Machado et les frères Álvarez Quintero. En 1910, à Barcelone, il découvre *Canigó* de Verdaguer, qui constitue pour lui une sorte de révélation. Entre 1924 et 1936, il signe la chronique « Lettres catalanes » au *Mercure de France*, et devient membre correspondant de l’Institut d’Estudis Catalans. Enseignant d’abord en lycée (Guéret, Angoulême, Foix...), il obtient son doctorat en 1929 avec une thèse sur la littérature catalane en Roussillon aux xviii^e et xviii^e siècles. Entre 1935 à 1953, il enseigne à l’Université de Toulouse. En 1937, après le décès prématuré de son épouse, il se replie sur une écriture profondément introspective et contemplative. Pionnier de la poésie nord-catalane, il cherche toute sa vie à forger une langue littéraire en y intégrant le dialecte roussillonnais, sans s’éloigner du catalan standard. Parmi ses œuvres principales, il faut compter *Roses i xiprers* (1911) ; *El bon pedrís* (1919) ; *L’estel de l’escamot* (1921), inspiré par son expérience de prisonnier durant la Première Guerre mondiale ; *Canta perdiu* (1925), *L’aire i la fulla* (1930) ; *Cantilena* (1937), reconnu comme son oeuvre majeure ; *Conversa* (1950) ; *Llibre de les set sivelles* (1956), un recueil de prose poétique ; et, à titre posthume, *Cambrà d’hivern* (1966). Parmi ses pièces de théâtre figurent *La font de l’Albera* (1922, avec Gustau Violet), *Amor de pardal* (1923), *El singlar* (1930) et *Misteri de sant Pere Ursèol* (1952).

Renada-Laura Portet (Saint-Paul-de-Fenouillet, 1927 - Perpignan, 2021) est l'une des figures majeures de la littérature catalane de Catalogne du Nord, après Josep Sebastià Pons et à côté de son contemporain Jordi Pere Cerdà. Profondément enracinée dans la culture roussillonnaise, elle enseigne et s'implique activement dans la vie culturelle et associative, tout en développant une œuvre poétique, narrative et critique en catalan, langue au service de laquelle elle consacre sa vie. On lui doit les recueils suivants : *Jocs de convit* (1990) ; *Una ombra anomenada oblit* (1992) ; *El cant de la Sibil·la* (1994) ; *N'hom* (2017) ; quelques ouvrages en prose : *Castell negre* (1981) ; *L'esclètxa* (1986) ; *El metro de Barcelona* (1988) ; *Memòries* (1990) ; *Lettera amorosa* (1990) ; *Rigau & Rigaud : un pintor a la cort de la rosa gratacul* (2002), finaliste du prix Josep Pla ; *El mirall de Duoda, comtessa de Barcelona, duquessa de Septimània* (2023) ; *Una dona t'escriu* (2004), prix Ramon Juncosa de la nouvelle ; ainsi que quelques ouvrages scientifiques, de nombreux articles et traductions. Son œuvre explore la condition des femmes, leur place dans la société et dans l'écriture, tout en dialoguant avec la nature, la mort, l'exil et le temps qui passe. Très largement reconnue en Catalogne du Nord, ce n'est que tard que les institutions du Sud saluent son œuvre en la décorant de la Creu de Sant Jordi, en 2004. À l'occasion de son 90° anniversaire en 2017, le Département de la Culture de Catalogne, l'Institut d'Estudis Catalans et l'Institution des lettres catalanes ont rendu hommage à sa carrière littéraire et à son engagement.

Pere Quart (Joan Oliver i Sallarès ; Sabadell, 1899 - Barcelone, 1986) est le quatrième d'une fratrie de onze enfants, dont il est le seul à survivre, d'où son pseudonyme de Pere Quart. (« Pierre le Quatrième »). Entre 1916 et 1921, il fait des études de droit à l'Université de Barcelone. En 1919, il fonde le Grup de Sabadell avec Francesc Trabal et Armand Obiols : un collectif avant-gardiste mêlant ironie, rejet des normes sociales et provocation burlesque, notamment via la petite maison d'édition La Mirada. Il publie d'abord un recueil de nouvelles, *Una tragèdia a Lil·liput* (1928) et ce n'est qu'en 1934 qu'il sort son premier recueil, d'inspiration réaliste, *Les decapitacions*. Passé maître d'une poésie satirique digne de Quevedo, il fait déjà preuve d'un humour caustique, en employant un ton parodique, que l'on retrouve aussi dans *Oda a Barcelona* (1936) et *Bestiari* (1937). Dans une langue épurée, à l'ironie acérée, toujours acerbe envers le pouvoir et le conformisme, sa voix intransigeante reste critique tout au long de sa vie. Pendant la guerre d'Espagne, il adhère au camp républicain. Il devient président de l'Agrupació d'Escriptors Catalans et directeur

des publications culturelles du gouvernement catalan. Il crée des œuvres engagées, comme la pièce de théâtre militante *La fam* (1938). En 1939, il part en exil, d'abord en France, puis à Buenos Aires, avant de s'établir à Santiago du Chili pendant huit ans. De retour à Barcelone en 1948, il est emprisonné trois mois. Il poursuit son œuvre avec des recueils tels que *Saló de tardor* (1947), *Terra de naufragis* (1956) et surtout *Vacances pagades* (1959), ainsi qu'une dizaine d'autres recueils, qui le consacrent comme le maître de la « poésie sociale » catalane. Cette œuvre radicale, sans concession contre la société de consommation et le régime franquiste sur un ton ironique et désabusé, lui vaut des prix majeurs comme le prix de poésie Ausiàs March (1959), le prix Lletra d'Or (1962), le Prix d'honneur des Lettres catalanes (1970), la Médaille d'or de la Ville de Barcelone de la traduction (1980), le prix national catalan de poésie (1981), et plus tard la Creu de Sant Jordi, qu'il refuse. Il traduit Bernard Shaw, Samuel Beckett, Carlo Goldoni, Bertolt Brecht, Eugène Labiche, Giuseppe Berto, Alfred Jarry, Molière, Anton Tchékhov et Henry Miller.

Carles Riba (Barcelone, 1893 - 1959) étudie le droit, puis la philosophie et les lettres classiques à l'Université de Barcelone. La publication de sa traduction en catalan des *Bucoliques* de Virgile en 1911 lui vaut de remporter les Jeux floraux de Gérone, deux ans après avoir remporté les Jeux floraux internationaux pour son poème en esperanto *Nu*. Il épouse en 1916 la poète Clementina Arderiu. Il est engagé comme rédacteur en chef de la revue *Quaderns d'estudi*, puis comme professeur à l'École de bibliothé-caires dirigée par Eugeni d'Ors qui a formalisé en 1906 le concept de *Noucentisme*. C'est dans cette veine que Riba publie son *Primer llibre d'Estances* (1919). Il voyage à l'étranger, collabore avec le linguiste Pompeu Fabra et travaille pour la Fondation Bernat Metge à partir de 1922. Il enseigne le grec à l'Université de Barcelone à partir de 1934, après la publication de son *Segon llibre d'Estances* (1930). La guerre d'Espagne l'oblige à s'exiler avec sa famille en France, où il compose *Tres suites* (1937), influencées par la « poésie pure » de Valéry et Mallarmé. Les *Elegies de Bierville*, publiées en 1943 à son retour d'exil, sont considérées parmi ses œuvres les plus profondes et emblématiques, du fait de leur dimension métaphysique et religieuse. Suivront *Del joc i del foc* (1946), principalement composé de tankas, *Salvatge cor* (1952) et *Esbós de tres oratoris* (1957), marquées par une dimension religieuse et une intensité spirituelle croissante. Sa poésie témoigne d'une profonde culture classique et d'une introspection prononcée. Inlassable traducteur des

classiques grecs, latins et même hébreux, il fait aussi connaître en catalan Cavafy, Hölderlin, Rilke, Cellini, Kafka, Poe et Vigny, tout en dirigeant la Fondation Bernat Metge. On lui doit également en 1921 la traduction catalane du *Roman de Tristan et Iseut* de Joseph Bédier.

Joan Roís de Corella (Gandia ou Valence 1435 - Valence, 1497), fils d'Ausiàs Roís de Corella, entretient des liens étroits avec Ausiàs March, de trente ans son aîné. Fait chevalier, il privilégie très tôt les études, devient maître en théologie entre 1468 et 1471, et renonce aux armes pour se consacrer aux belles lettres. Principal représentant de la prose valencienne, son style se distingue aussitôt par son élégance, son ampleur et sa rhétorique, dotée d'une grande sophistication lyrique. En poésie, il peint la déception amoureuse, teintée de mélancolie en mêlant autobio-graphie et introspection dramatique, tout en subissant l'influence d'Ovide, de Boccace et des classiques latins. Parmi ses principales œuvres profanes, il faut compter une prose sur la trahison amoureuse, *Tragèdia de Caldesa* (1458), la *Balada de la garsa i l'esmerla* (vers 1471), *Triûnfo de les dones*, *Història de Jason e Medea*, *Lo Juí de Paris*… Son œuvre religieuse se compose d'ouvrages comme *Oració a la Verge Maria*, *Les lloances de la Verge Maria*, et des hagiographies comme *Vida de santa Anna*, *Història de Josef*, *Història de la gloriosa santa Magdalena*… Il mène de front un travail d'éditeur et de traducteur en catalan, notamment du *Psalteri*, imprimé à Venise en 1490, et de la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, dit de Saxe, qui inspire Ignace de Loyola. Il incarne une transition-clé entre la littérature médiévale et les prémices de la Renaissance qui s'ancre dans la culture valencienne.

Bartomeu Rosselló-Pòrcel (Palma de Majorque, 1913 - El Brull, 1938) fait ses études secondaires à Palma, où son maître Gabriel Alomar l'oriente vers la littérature. Après quelques publications locales, il obtient une bourse et s'installe à Barcelone en 1930 pour y suivre des études de lettres. Il étudie alors auprès de Carles Riba et se lie d'amitié avec Salvador Espriu. En 1933, lors d'une croisière universitaire en Méditerranée, il écrit plusieurs poèmes inspirés de ce voyage. Il se rend ensuite à Madrid pour préparer un doctorat sur l'esthétique de Gracián. Lorsqu'éclate la guerre d'Espagne, il s'engage dans le camp républicain mais, victime d'une tuberculose, il meurt le 5 janvier 1938 au sanatorium du Brull, à 24 ans à peine. Malgré sa jeunesse, Rosselló-Pòrcel a laissé une œuvre poétique remarquable – *Nou poemes* (1933), *Quadern de sonets* (1934), *Imitació del foc* (1938, posthume) considéré comme son chef-d'œuvre –, intro-

duite par des figures majeures telles qu'Alomar, Riba et Espriu. Son univers poétique opère la jonction entre l'École majorquine classique et les avant-gardes, oscillant entre rigueur formelle, profondeur imaginative et existentielle. Sa mort précoce, survenue dans des circonstances semblables à celles de Salvat-Papasseit, fait de lui un symbole d'une génération sacrifiée et une référence incontournable pour les poètes d'après-guerre.

Maria Antònia Salvà (Palma de Majorque, 1869 - Lluçmajor, 1958) s'insère très tôt dans le milieu de la *Renaixença* majorquine, aux côtés de Miquel Costa i Llobera, ami de la famille, avec lequel elle effectue un voyage en Méditerranée en 1907, qui donnera *Viatge a Orient*, publié à titre posthume en 1998. Reconnue comme la première poète moderne en catalan, elle s'inscrit dans la mouvance de l'École de Majorque, aux côtés de Miquel Costa i Llobera, Joan Alcover et Miquel Ferrà, tout en entretenant des liens étroits avec des poètes barcelonais comme Josep Carner. Elle remporte les Jeux floraux de Palma en 1903 et 1904, notamment avec des poèmes sur la nature et la vie rurale : *Poesies* (1910), *Espigues en flor* (1926), *El retorn* (1934), *Llepolies i joguines* (1946) *Cel d'horabaixa* (1948), *Lluneta del pagès* (1952). Sa poésie, ancrée dans la ruralité, les traditions, les travaux champêtres majorquins s'élève vers une expression intérieure, évoca-trice de ses états d'âme. Traductrice émérite, elle rend en catalan *Mireia* (1917) de Frédéric Mistral, *Els promesos* (1923 - 1924) d'Alessandro Manzoni, ainsi que des textes de Francis Jammes ou Giovanni Pascoli. Vers la fin de sa vie, elle publie des poèmes et proses autobiographiques, rassemblés dans *Entre el record i l'enyorança* (1955).

Joan Salvat-Papasseit (Barcelone, 1894 - 1924), fils d'un marin mort jeune, connaît une enfance marquée par la précarité. Il travaille comme apprenti, puis comme veilleur de nuit au port, milieux qui nourrissent sa poésie ancrée dans le réel et le social. Très vite, Salvat-Papasseit incarne l'avant-garde catalane, conjuguant vitalité futuriste et l'héritage moderniste de Joan Maragall à Gabriel Alomar. Entre 1914 et 1916, il rédige des articles critiques dans des journaux à orientation socialiste et anarchiste, signant parfois Gorkiano en hommage à Gorki. Ces textes sont compilés dans *Humo de fàbrica* (1918). À partir de 1917, il fonde plusieurs revues culturelles : *Un Enemic del Poble* (1917 - 1919), *Arc-Voltaïc* (1918), un numéro unique illustré par Miró et Barradas et *Proa* (1921). En août 1918, à Sitges, il déclare dans la revue *Un enemic del poble* : « C'est moi, qui parle aux jeunes ». Il pose ainsi les bases de son action poétique, qu'il développe dans deux textes fondateurs : *Concepte del poeta* (1919) et *Contra els poetes amb minúscula* (1920), le premier manifeste

futuriste catalan. Il publie tour à tour des textes qui exaltent la jeunesse et la liberté : *Poemes en ondes hertzianes* (1919) ; *L'irradiador del port i les gavines* (1921) ; *Les conspiracions* (1922), des poèmes teintés de nationalisme, écrits en sanatorium ; *La gesta dels estels* (1922) ; *El poema de la rosa als llavis* (1923), un poème d'amour plein d'enthousiasme vitaliste ; et *Óssa Menor* (1925), recueil posthume de ses derniers poèmes, qui annoncent sa fin prématurée des suites de la tuberculose à l'âge de 30 ans.

Jordi de Sant Jordi (Valence, *circa* 1399 - Vall d'Uixó, 1424), né dans une famille descendant probablement de convertis à l'islam, accède au rang de chambellan à la cour d'Alphonse V d'Aragon, qu'il accompagne dans ses campagnes en Sardaigne, en Corse et à Naples, participant aux sièges de Calvi et Bonifacio avec Ausiàs March. En mai 1423, à Naples, il est capturé par Francesco Sforza et compose en captivité le célèbre poème « *Presoner* », où il exprime sa nostalgie de la vie à la cour, et son espoir d'être libéré. Seuls dix-huit de ses poèmes ont été conservés, mais lui valent d'être considéré comme l'un des plus importants auteurs de la poésie en langue catalane avec Ausiàs March, dans la tradition de l'amour courtois, influencée par les troubadours provençaux du XII^e siècle. Rapidement libéré, probablement contre rançon, il est nommé gouverneur du château de la Vall d'Uixó.

Àlex Susanna i Nadal (Barcelone, 1957 - Gelida, 2024) démarre sa scolarité au Lycée français de Barcelone, avant de suivre des études de lettres catalanes à l'Université de Barcelone, puis d'exercer comme professeur de littérature à l'Université Rovira i Virgili (1982 - 1992). Il cofonde et dirige les éditions Columna (1985 - 1999), ainsi que la maison de disques Columna Música. En 1984, il fonde le Festival International de Poésie de Barcelone, qu'il dirige jusqu'en 2000. Il occupe ensuite la direction de l'Institut Ramon Llull, puis de la Fondation Caixa Catalunya - La Pedrera, de l'Agence catalane de Patrimoine culturel, et enfin de la Fondation Vila Casas, jusqu'en 2023. Il est l'auteur d'une vaste œuvre poétique, marqué par la « Poésie de l'expérience », dans la lignée de Gil de Biedma, de Margarit et de Ferrater : *Abandonada ment* (1977) ; *Memòria del cos* (1979, prix Miquel de Palol) ; *Els dies antics* (1982) ; *Palau d'hivern* (1987) ; *Les anelles dels anys* (1990, prix Carles Riba) ; *Angles morts* (2007) ; *Promiscuïtat* (2011) ; *Filtracions* (2016) ; *Dits tacats* (2019, anthologie) ; et *Tot és a tocar* (2024). Il excelle aussi dans le genre du *dietari*, journal d'écrivain en vogue en Catalogne dans la période post-franquiste : *Quadern venecià* (prix Josep

Pla, 1988) ; *Quadern de Fornells* (1995) ; *Quadern d'ombres* (1999) ; *Quadern dels marges* (2006) ; *Paisatge amb figures* (2019, prix Crítica Serra d'Or) ; *El món en suspens* (2022) ; *L'any més inesperat* ; et *La dansa dels dies* (2024). Il y fait preuve d'une élégance dans le style et d'une profondeur dans l'analyse hors pair. Enfin, sa connaissance du français l'amène à traduire Paul Valéry, Molière, Apollinaire. Son œuvre lui vaut le prix Rosalía de Castro pour l'ensemble de son œuvre et d'être nommé Chevalier des Arts et des Lettres par le France en 2008.

Jacint Verdaguer (Folgueroles, 1845 - Vallvidrera, 1902) est considéré comme l'un des fondateurs de la littérature catalane moderne, une icône du mouvement de la *Renaixença*, époque de renouveau littéraire et culturel en Catalogne au XIX^e siècle. Très tôt, il s'essaie à des œuvres de nature épique, telles que *Dos màrtirs de ma pàtria* (1865) et *Colom*, poème inachevé à l'origine de son *Atlàntida*. En 1865 et 1866, il obtient plusieurs prix des Jeux floraux de Barcelone, qui ne font qu'encourager sa vocation littéraire, tout en l'introduisant auprès des figures en vue de la vie littéraire. Il est bientôt surnommé « Le Prince des poètes catalans » par l'évêque Josep Torras i Bages. Entré au séminaire de Vic à l'âge de 10 ans, il est ordonné prêtre en 1870. Capucin sur un navire de la Compagnie Transatlantique, dans l'espoir que l'air marin lui soit bénéfique, il compose *L'Atlàntida* (1877), son premier grand poème et *Idil·lis i cants místics* (1879). Chapelain privé dans la famille du marquis de Comillas à Barcelone, il participe à la vie politique et culturelle de la capitale. Il compose *Canigó* (1886) qui célèbre la géographie, les légendes et l'histoire de la Catalogne dans un style romantique et publie *Pàtria* (1888). Vers la fin de sa vie, suspendu de ses fonctions sacerdotales, il se retire pour écrire des œuvres plus intimes et dramatiques comme *Flors del Calvari* (1896) et *Aires del Montseny* (1901). À sa mort, plus de cent mille personnes assistent à ses obsèques. Soutenu par ses amis roussillonnais, il est le premier à être traduit en français et constamment réédité, ouvrant la voie à une série de publications postérieures, qui révèlent la poésie catalane aux lecteurs français.

Joan Vinyoli (Barcelone, 1914 - 1984) étudie à Barcelone, où il découvre la poésie de Rainer Maria Rilke, qui exerce sur lui une influence capitale. Il travaille chez Labor, une maison d'édition, ce qui lui permet de se consacrer à la littérature sans dépendre uniquement de l'écriture. Après un premier recueil encore empreint de classicisme – *Primer desenllaç* (1937) –, il publie *Les hores retrobades* (1951), prix Óssa Menor, qui marquent un tournant

vers une poésie plus symbolique et méditative. *El callat* (1956) intensifie son dialogue avec Rilke et le symbolisme allemand, tandis que *Realitats* (1963) et *Tot és ara i res* (1970), prix national de la Critique de poésie catalane et prix Crítica Serra d'Or de poésie, révèlent une voix plus personnelle, emprunte d'angoisse existentielle. Il connaît son apogée avec *Vent d'aram* (1976), prix Crítica Serra d'Or de poésie en 1977 ; *Encara les paraules* (1973), prix Lletra d'Or ; et *A hores petites* (1979), prix Crítica Serra d'Or de poésie en 1985, un recueil souvent considéré comme son chef-d'œuvre, où la poésie se fait quête de transcendance face à la mort et au néant. Pour *Passeig d'anniversari* (1984), il reçoit plusieurs prix à titre posthume, dont le Crítica Serra d'Or 1985 et le prix national espagnol de littérature 1985. Il publie encore l'année de sa mort son dernier recueil *Domini màgic* (1984), dont l'expression dénuée de tout effet atteint une intensité et une densité inédites. Son œuvre, souvent rapprochée de celle de Rilke, mais aussi de poètes catalans comme Carles Riba ou Espriu, est faite d'évocations récurrentes des paysages intérieurs, refuges ou lieux de perte. Il y fait l'expérience de l'angoisse de la mort et de la nécessité de sauver l'instant. Joan Vinyoli est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands rénovateurs de la poésie catalane du XX^e siècle. Il a été décoré de la Creu de Sant Jordi en 1976.

3	I	Avant-propos
7	II	Anthologie
8		Raymond Lulle <i>El Llibre d’Amic e Amat</i> / Le Livre de l’Ami et de l’Aimé ; <i>Cant de Ramon</i> / Chant de Raymond.
14		Ausiàs March <i>XLVI Veles e vents han mon desig complir...</i> / XLVI, Les voiles et les vents combleront mon désir...
18		Jordi de Sant Jordi <i>Presoner</i> / Prisonnier.
20		Joan Roís de Corella <i>La balada de la garça y la smerla</i> / La ballade du Merle et du Héron.
22		Francesc Vicenç Garcia i Ferrandis <i>Compara son amor a una gran tempestat</i> / Il compare son amour à une grande tempête.
26		Jacint Verdaguer <i>A un papalló</i> / À un papillon ; <i>Les cíclades</i> / Les cyclades.
30		Joan Maragall <i>Cant espiritual</i> / Chant spirituel.
34		Maria Antònia Salvà <i>La petxina</i> / Le coquillage ; <i>A les donzelles de l’any dos mil</i> / Aux donzelles de l’an deux mille ; <i>Cel d’horabaixa</i> / Ciel crépusculaire.
36		Josep Carner <i>Preservació</i> / Préservation ; <i>De lluny estant</i> / De loin.
40		Josep Sebastià Pons <i>El pedrís</i> / Le banc de pierre ; <i>Aires de nadal</i> / Airs de Noël.
42		Jaume Agelet i Garriga <i>Rere la nit hi ha una altra nit...</i> / Derrière la nuit il y a une autre nuit... ; <i>Les pluges lentes</i> / Les pluies lentes.
44		Clementina Arderiu <i>Cançó de la bella confiança</i> / Chanson de la belle confiance ; <i>Exili</i> / Exil.
48		Carles Riba <i>Hölderlin</i> ; <i>Pura en la solitud i en l’hora lenta, una dona...</i> / Pure en sa solitude, à l’heure lente, une femme...
52		J. V. Foix <i>Em plau, d’atzar, d’errar per les muralles...</i> / J’aime vagabonder au hasard des murailles... ; <i>És quan dormo que hi veig clar</i> / C’est quand je dors que je vois clair.
56		Joan Salvat-Papasseit <i>Vibracions</i> / Vibrations ; <i>Res no és mesquí...</i> / Rien n’est mesquin...
60		Pere Quart <i>Corrandes d’exili</i> / Courantes d’exil ; <i>Vacances pagades</i> / Congés payés.
64		Rosa Leveroni <i>Cinc poemes desolats</i> / Cinq poèmes désolés.
66		Bartomeu Rosselló-Pòrcel <i>A Mallorca, durant la guerra civil</i> / À Majorque, pendant la guerre civile ; <i>Sóller</i> .

70	Salvador Espriu <i>Assaig de càntic en el temple</i> / Répétition de cantique au temple ; <i>De tan senzill, no t’agradarà...</i> / C’est si simple que ça ne te plaira pas... ; <i>A vegades és necessari i forçós...</i> / Il est parfois nécessaire et forcé...
76	Joan Vinyoli <i>L’esfera</i> / La sphère ; <i>El bany</i> / Le bain.
80	Montserrat Abelló <i>No mitiga la puresa del capvespre...</i> / Ni la pureté du coucher de soleil ; <i>Set...</i> / Soif...
84	Joan Brossa <i>Pels jardins</i> / Dans les jardins ; <i>Comiat</i> / Adieu.
90	Jordi Pere Cerdà <i>Has lliscat en el meu món...</i> / Tu as glissé dans mon univers...
92	Felícia Fuster <i>Res</i> / Rien ; <i>I cada paraula dita és un oblit...</i> / Et chaque mot prononcé est un oubli...
96	Gabriel Ferrater <i>Ídols</i> / Idoles ; <i>El ponent excessiu</i> / Le couchant excessif.
100	Vicent Andrés Estellés <i>En soledat visc i passe els meus jorns...</i> / En solitude je vis et passe mes journées... ; <i>Celebraré la teua mort amb un crit d’alegria...</i> / Je célébrerai ta mort avec un cri de joie...
104	Maria Beneyto i Cuñat <i>L’engany</i> / La tromperie ; <i>Veu per a un fill nonat</i> / Voix pour un enfant non-né.
108	Blai Bonet <i>La paraula I i II</i> / Le mot I et II.
112	Renada-Laura Portet <i>I si em regires...</i> / Et si je me retournais...
116	Maria Àngels Anglada <i>Aprenentatge</i> / Apprentissage ; <i>Persistència</i> / Persistence.
118	Joan Margarit <i>Hauràs de tornar a escriure</i> / Il faudra que de nouveau tu écrives ; <i>Graduaràs la Llum...</i> / Tu règleras la lumière.
120	Maria-Mercè Marçal <i>Qui em dicta les paraules quan et parlo?</i> / Qui me dicte les mots quand je te parle ? ; <i>Sobre una pintura de Frida Kahlo</i> / Sur une toile de Frida Kahlo.
124	Àlex Susanna i Nadal <i>La veu</i> / la voix ; <i>Derelicta</i> / Épave.
128	Ramon Guillem Alapont <i>Enigma</i> / Énigme ; <i>Tota la llum</i> / Toute la lumière.
132	Anna Dodas i Noguer <i>soc com el tro</i> / je suis comme le tonnerre.
134	À propos des poètes

© Des poèmes : les héritiers de Maria Antònia Salvà, Josep Carner, Josep Sebastià Pons, Jaume Agelet i Garriga, Clementina Arderiu, Carles Riba, Josep Vicenç Foix, Pere Quart (Joan Oliver i Sallarès), Rosa Leveroni, Salvador Espriu, Joan Vinyoli, Montserrat Abelló, Joan Brossa, Jordi Pere Cerdà, Felícia Fuster, Gabriel Ferrater, Vicent Andrés Estellés, Maria Beneyto i Cuñat, Blai Bonet, Renada-Laura Portet, Maria Àngels Anglada, Joan Margarit, Maria-Mercè Marçal, Àlex Susanna, Ramon Guillem, Anna Dodas i Noguer.

© Du choix anthologique : François-Michel Durazzo et les héritiers d'Àlex Susanna.

© De l'Avant-propos : François-Michel Durazzo.

© De la traduction : les traducteurs ou leurs héritiers, Jean-Baptiste Blazy, Julien Prépratx, Albert Camus, Victor Alba, Annie Andreu Laroche, Carlos Andreu, Jordi Sarsanedas, Fanchita González Batlle, André Vinas, Annie Bats, Jep Gouzy, Bernard Lesfargues, Nathalie Bittoun-Debruyne, François-Michel Durazzo.

Conceptualisation

Institut Ramon Llull, Jaume Subirana
et Sascha Ebeling

Relecture

Adrià Pujol

Mise en page et composition

spread : David Lorente + Tomoko Sakamoto

Impression

Gràfiques Ortells, Barcelone

Édition non destinée à la vente

Barcelona, 2026

DL: B 18944-2026

Institut Ramon Llull

Av. Diagonal, 373
08008 Barcelona
www.llull.cat

Montserrat Abelló
Jaume Agelet i Garriga
Ramon Guillem Alapont
Maria Àngels Anglada
Clementina Arderiu
Maria Beneyto i Cuñat
Blai Bonet
Joan Brossa
Josep Carner
Jordi Pere Cerdà
Anna Dodas i Noguer
Salvador Espriu
Vicent Andrés Estellés
Gabriel Ferrater
J. V. Foix
Felícia Fuster
Francesc Vicenç Garcia i Ferrandis
Rosa Leveroni
Raymond Lulle
Joan Maragall
Ausiàs March
Maria-Mercè Marçal
Joan Margarit
Josep Sebastià Pons
Renada-Laura Portet
Pere Quart
Carles Riba
Joan Roís de Corella
Bartomeu Rosselló-Pòrcel
Maria Antònia Salvà
Joan Salvat-Papasseit
Jordi de Sant Jordi
Àlex Susanna i Nadal
Jacint Verdaguer
Joan Vinyoli